



LES PETITS CHEFS-D'ŒUVRE

LE SAGE

TURCARET

COMÉDIE EN CINQ ACTES

RÉIMPRIMÉE SUR LA PREMIÈRE ÉDITION, 1709

ET PRÉCÉDÉE D'UNE NOTICE

PAR F. DE MARESCOT



PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue Saint-Honoré, 338

M DCCC LXXII

TURCARET

TIRAGE A PETIT NOMBRE.

Il a été fait un tirage spécial de :

25	exemplaires	sur papier de Chine (Nos 1 à 25).
25	—	sur papier Whatman (Nos 26 à 50).
50	exemplaires numérotés.	

LE SAGE

TURCARET

COMÉDIE EN CINQ ACTES

RÉIMPRIMÉE SUR LA PREMIÈRE ÉDITION, 1709

ET PRÉCÉDÉE D'UNE NOTICE

PAR F. DE MARESCOT



PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue Saint-Honoré, 338

M DCCC LXXII



AVANT-PROPOS



OLIÈRE, *dans son impérissable galerie des vices et des ridicules de son époque, a laissé de côté un type, celui du financier parvenu de très-bas à la fortune grâce à l'usure ou à des opérations d'une honnêteté douteuse. Est-ce par oubli, est-ce à dessein que le maître de la comédie n'a pas abordé ce caractère dont il eût de son temps trouvé à coup sûr tant de modèles? Je crois volontiers, avec Chamfort, que les auteurs du XVIIe siècle avaient là-dessus reçu de Colbert certains ordres positifs qu'il leur était fort difficile d'enfreindre. Lesage, qui est avec Regnard un des meilleurs successeurs de Molière dans le genre comique, mit, en 1709, sous le nom de* TURCARET, *ce type du trai-*

tant sur la scène. On verra que les choses ne se passèrent pas sans lutte ni opposition de la part des intéressés. La comédie de TURCARET *n'était dans l'origine qu'un petit acte que Lesage présenta aux Comédiens Français, vers la fin de l'année 1707, sous le titre de* LES ÉTRENNES. *Il désirait le faire jouer le premier jour de l'année 1708; mais les Comédiens refusèrent la pièce sous prétexte que depuis la Saint-Martin jusqu'à Pâques leur règlement leur interdisait d'accepter moins de cinq actes. Devant cette étrange prétention, Lesage, qui n'était pas un débutant pour la Comédie, puisqu'il y avait déjà fait représenter trois de ses œuvres, pensa à adapter sa pièce de telle façon qu'elle fût en état d'être reçue à n'importe quelle époque de l'année. Le sujet y prêtait beaucoup par lui-même, et Lesage n'eut pas de peine à transformer en cinq actes son idée première, à laquelle il n'avait pas pensé tout d'abord donner tant de développement. Son œuvre fut, sous le titre de* TURCARET, *présentée de nouveau aux Comédiens Français et reçue en 1708. On s'imagine aisément qu'une comédie dont le sujet tout nouveau blessait tant de personnalités connues devait avoir, avant même d'être représentée en public, une grande vogue dans les salons littéraires si nombreux à cette époque. On deman-*

dait partout à l'auteur des lectures de sa pièce, on se l'arrachait en même temps que le roman ou le quatrain en vogue. Collé tenait à ce propos de Fuzelier, qui fut l'ami et le collaborateur de Lesage, une anecdote qu'il a consignée dans son JOURNAL HISTORIQUE. *La voici :*

« Avant que de faire jouer son TURCARET, *Lesage avait promis à madame la duchesse de Bouillon d'aller lui lire sa pièce ; on comptait que la lecture s'en ferait avant le dîner. Quelques affaires le retinrent et il arriva tard. La duchesse de Bouillon le reçut avec un air d'impatience et de hauteur, et lui dit d'un ton aigre qu'il lui avait fait perdre plus d'une heure à attendre. « Eh bien, « Madame, reprit froidement Lesage, je vais vous « faire gagner deux heures. » Après cette courte réponse il fit sa révérence et sortit. Quelque chose qu'on fît, et quoiqu'on courût après lui sur l'escalier, il ne voulut jamais remonter, n'y dîna point et ne lut point sa pièce. » L'anecdote doit être authentique, car Lesage avait un caractère assez indépendant et se trouvait toujours disposé à rompre avec les personnes dont il croyait avoir à se plaindre.*

Les traitants, les gros financiers s'émurent à la nouvelle qu'on allait représenter, devant ce public

qui était la source de leur opulence, une comédie où ils étaient découverts et stigmatisés avec une implacable vérité. Ils offrirent, dit-on, à l'auteur une somme considérable pour qu'il retirât sa pièce. Devant son refus, ils firent agir les plus puissantes influences pour empêcher TURCARET *d'être représenté. Lesage, grâce au Dauphin, parvint à triompher de tous ces obstacles, comme le constate du reste l'extrait suivant du registre des Comédiens, année* 1708 :

« *Il y a eu quelques difficultés au sujet de la comédie de* TURCARET, *qui furent levées par ordre de Monseigneur du* 13 *octobre* 1708, *conçu en ces termes :* « *Monseigneur, étant informé que les* « *Comédiens du Roi font difficulté de jouer une* « *petite pièce intitulée* TURCARET OU LE FINANCIER, « *ordonne auxdits Comédiens de l'apprendre et de* « *la jouer incessamment.* »

Lesage avait-il eu vraiment l'idée de personnifier dans TURCARET *telle ou telle individualité financière et malhonnête de son temps ? On ne peut mettre en avant aucun nom, mais il en est un qui rappelle quelque peu le héros de la comédie de Lesage, c'est celui de J.-B. Lorieul de La Noue. Ce de La Noue, d'abord valet d'un curé de village, s'était enrichi peu à peu et était devenu un*

gros partisan. Son luxe, ses nombreuses maisons pleines de tableaux de maîtres et d'objets précieux, ses galanteries sans nombre, lui donnent plus d'un point de contact avec TURCARET. *Comme lui, il ne put échapper aux revers de la fortune et se vit condamner, le 3 avril 1705, au pilori et aux galères. Sa mésaventure lui valut à cette époque le quatrain suivant :*

De financier, jadis laquais,
Ainsi la fortune se joue !
Je vous montre aujourd'hui La Noue ;
Vous verrez bientôt Bourvalais.

Bourvalais, émule de de La Noue en improbité, pourrait à la rigueur, lui aussi, avoir servi de modèle à TURCARET. *Je ne citerai que ces deux noms au milieu de cent autres qu'il serait facile de désigner. Les dernières années du règne de Louis XIV préludaient déjà aux scandaleux trafics du système de Law.*

La comédie de TURCARET *fut enfin représentée le 14 février 1709, sur la scène française de la rue des Fossés-Saint-Germain-des-Prés. Le succès en fut très-grand, et discuté seulement par ceux qui trouvaient la pièce trop vraie. Les premières représentations de l'œuvre de Lesage étaient, sous le titre de* CRITIQUE DE LA COMÉDIE DE TURCARET PAR LE

Diable boiteux, *précédées et suivies d'un prologue et d'un épilogue que la Comédie-Française vient de joindre aujourd'hui à la reprise de la pièce. C'est parfait à tous égards, car ce que disaient alors dans ces deux morceaux don Cléofas et Asmodée est encore et sera malheureusement toujours d'un à-propos véritable.*

Malgré la réussite de sa comédie, la fatalité semblait s'attacher à Lesage. La rigueur du froid fut telle, en effet, dans les premiers mois de l'année 1709, que la Comédie se vit obligée d'interrompre ses représentations, et Turcaret *fut arrêté en plein succès. Les sept premières représentations avaient rapporté à Lesage la somme, assez forte pour cette époque, de 598 livres 6 deniers. Les traitants, pendant cet intervalle, essayèrent bien encore de faire disparaître* Turcaret *du répertoire; mais ils n'y réussirent pas plus que la première fois, et la reprise de cet ouvrage dramatique le fit bientôt rentrer dans tous ses droits. Lesage publia en 1709 le livret de sa comédie chez Pierre Ribou; il se vendait vingt* sols; *mais il serait difficile de nos jours de le retrouver pour un prix semblable.*

L'auteur de Turcaret *avait, en même temps que sa comédie, présenté, en 1708, un petit acte au-*

quel il avait donné le titre singulier de La Tontine. *Les Comédiens Français ayant eu encore, à l'égard de cette pièce, des scrupules et des craintes que Lesage ne partageait en aucune façon, il rompit définitivement avec eux pour se consacrer à ce genre léger et charmant qu'il créa, pour ainsi dire, et qui s'est continué jusqu'à nous sous la dénomination d'opéra-comique.*

Je ne veux pas parler ici de la famille de Lesage, ni relever bien des erreurs biographiques commises à son sujet; je rappellerai seulement, à propos de l'un de ses enfants, une touchante anecdote, parce qu'elle se rattache à la comédie de Turcaret. *L'aîné de ses fils avait, de même que le troisième, embrassé malgré Lesage la carrière du théâtre. Il avait, sous le nom de Montménil, débuté au Théâtre-Français, le 8 mai 1726, dans ce rôle de Mascarille de l'*Étourdi, *aujourd'hui le triomphe de Coquelin. Malgré le succès de son fils, Lesage avait déclaré qu'il ne lui pardonnerait jamais et ne le reverrait de la vie. Un jour, il était alors en pleine discorde avec la Comédie-Française, Lesage est entraîné au théâtre par quelques amis. On jouait* Turcaret, *et Montménil remplissait justement le rôle du financier. Lesage écoute la pièce, se laisse aller à applaudir son fils avec toute*

la salle, et, après la représentation, ivre de joie, redevenu père, il se jette dans les bras de son enfant, pleure avec lui et lui pardonne. Montménil mourut prématurément en 1743, et Lesage eut la douleur de fermer les yeux à ce fils, qui fut, paraît-il, un des meilleurs acteurs de son temps, un homme vertueux et un camarade regretté de toute la Comédie.

Quant à l'auteur de TURCARET, *il mourut à Boulogne, le 17 novembre 1747, dans sa quatre-vingtième année, entre les bras de son second enfant, chanoine de cette ville. Une touchante légende raconte que Lesage, dont l'intelligence était à ses derniers instants très-affaiblie par une vie toute de labeur, retrouvait toute sa plénitude avec les rayons du soleil, mais qu'elle disparaissait avec eux. Lesage mourut très-pauvre et ne laissa après lui qu'une gloire littéraire que personne n'osera jamais contester.*

Mars 1872.

F. DE MARESCOT.



CRITIQUE

DE LA

COMÉDIE DE TURCARET

PAR LE DIABLE BOITEUX

DIALOGUE

ASMODÉE, D. CLÉOFAS.

ASMODÉE.

Puisque mon magicien m'a remis en liberté, je vais vous faire parcourir tout le monde, et je prétends chaque jour offrir à vos yeux de nouveaux objets.

D. CLÉOFAS.

Vous aviés bien raison de me dire que vous allés bon train, tout boiteux que vous êtes : comment diable, nous étions tout à l'heure à Madrid ; je n'ay fait que souhaiter d'être à Paris, et je m'y trouve. Ma foy, Seigneur Asmodée, c'est un plaisir de voyager avec vous.

ASMODÉE.

N'est-il pas vray ?

D. Cléofas.

Assurément. Mais dites-moy, je vous en prie, dans quel lieu vous m'avés transporté. Nous voici sur un théâtre, je vois des décorations, des loges, un parterre ; il faut que nous soyons à la Comédie.

Asmodée.

Vous l'avés dit ; et l'on va représenter tout à l'heure une piece nouvelle, dont j'ay voulu vous donner le divertissement. Nous pouvons, sans crainte d'être vus ni écoutés, nous entretenir en attendant qu'on commence.

D. Cléofas.

La belle assemblée! que de dames!

Asmodée.

Il y en auroit encore davantage, sans les spectacles de la Foire : la plupart des femmes y courent avec fureur. Je suis ravi de les voir dans le goût de leurs laquais et de leurs cochers : c'est à cause de cela que je m'oppose au dessein des comédiens, j'inspire tous les jours de nouvelles chicanes aux bateleurs. C'est moy qui leur ay fourni le Suisse.

Cléofas.

Que voulés-vous dire par vôtre Suisse?

Asmodée.

Je vous expliqueray cela une autre fois; ne soyons présentement occupés que de ce qui frappe nos yeux. Remarqués-vous combien on a de peine à trouver des places? Sçavés-vous ce qui fait la foule? C'est que c'est aujourd'hui la premiere représentation d'une Comédie où l'on joue un homme d'affaires. Le public aime à rire aux dépens de ceux qui le font pleurer.

D. Cléofas.

C'est-à-dire que les gens d'affaires sont tous des...

Asmodée.

C'est ce qui vous trompe : il y a de fort honnêtes gens dans les affaires. J'avoue qu'il n'y en a pas un très-grand nombre ; mais il y en a qui, sans s'écarter des principes de l'honneur et de la probité, ont fait ou font actuellement leur chemin, et dont la robe et l'épée ne dédaignent pas l'alliance. L'auteur respecte ceux-là. Effectivement il auroit tort de les confondre avec les autres. Enfin il y a d'honnêtes gens dans toutes les professions. Je connois même des commissaires et des greffiers qui ont de la conscience.

D. Cléofas.

Sur ce pied-là, cette comédie n'offense point les honnêtes gens qui sont dans les affaires.

Asmodée.

Comme le Tartuffe que vous avés lu offense les vrais dévots. Hé, pourquoy les gens d'affaires s'offenseroient-ils de voir sur la scene un sot, un fripon de leur corps? Cela ne tombe point sur le général. Ils seroient donc plus délicats que les courtisans et les gens de robe, qui voient tous les jours avec plaisir représenter des marquis fats et des juges ignorans et corruptibles.

D. Cléofas.

Je suis curieux de sçavoir comment la piece sera reçue : apprenés-le moy, de grace, par avance.

Asmodée.

Les diables ne connoissent point l'avenir, je vous l'ay déja dit. Mais, quand nous aurions cette connoissance, je crois que le succés des comédies en seroit excepté, tant il est impénétrable.

D. Cléofas.

L'auteur et les comédiens se flattent sans doute qu'elle réussira.

Asmodée.

Pardonnés-moy. Les comédiens n'en ont pas bonne opinion, et leurs pressentimens, quoiqu'ils ne soient pas infaillibles, ne laissent pas d'effrayer l'auteur, qui s'est allé cacher aux troisiemes loges, où, pour surcroît de chagrin, il vient d'arriver auprés de lui un caissier et un agent de change, qui disent avoir oüi parler de sa piece, et qui la déchirent impitoyablement. Par bonheur pour lui, il est si sourd qu'il n'entend pas la moitié de leurs paroles.

D. Cléofas.

Oh! je crois qu'il y a bien des caissiers et des agens de change dans cette assemblée.

Asmodée.

Oui, je vous assure; je ne vois partout que des cabales de commis et d'auteurs, que des siffleurs dispersés et prêts à se répondre.

D. Cléofas.

Mais l'auteur n'a-t-il pas aussi ses partisans?

Asmodée.

Ho qu'oui! Il a ici tous ses amis, avec les amis de ses amis. De plus, on a répandu dans le parterre quelques grenadiers de police pour tenir les commis en respect. Cependant, avec tout cela, je ne voudrois pas répondre de l'événement. Mais taisons-nous, les acteurs paroissent. Vous entendés assés le français pour juger de la piece : écoutons-la; et, après que le parterre en aura décidé, nous réformerons son jugement, ou nous le confirmerons.

TURCARET

COMÉDIE

ACTEURS

LA BARONE, jeune veuve, coquette.
M. TURCARET, traitant, amoureux de la Barone.
LE CHEVALIER, } petits-maîtres.
LE MARQUIS, }
MADAME TURCARET, femme de M. Turcaret.
MADAME JACOB, revendeuse à la toilette et sœur de M. Turcaret.
MARINE, } suivantes de la Barone.
LISETTE, }
FRONTIN, valet du Chevalier.
FLAMAND, valet de M. Turcaret.
M. RAFLE, usurier.
M. FURET, fourbe.
JASMIN, petit laquais de la Barone.

La scene est à Paris, chés la Barone.



TURCARET

COMÉDIE

ACTE PREMIER

SCENE PREMIERE

LA BARONE, MARINE

MARINE.

ENCORE hier deux cents pistoles!

LA BARONE.

Cesse de me reprocher...

MARINE.

Non, madame, je ne puis me taire; vôtre conduite est insupportable.

LA BARONE.

Marine!...

MARINE.

Vous mettés ma patience à bout.

LA BARONE.

Hé! comment veux-tu donc que je fasse? Suis-je femme à thésauriser?

MARINE.

Ce seroit trop exiger de vous; et cependant je vous vois dans la nécessité de le faire.

LA BARONE.

Pourquoy?

MARINE.

Vous êtes veuve d'un colonel étranger qui a été tué en Flandre l'année passée; vous aviés déja mangé le petit douaire qu'il vous avoit laissé en partant, et il ne vous restoit plus que vos meubles, que vous auriés été obligée de vendre si la fortune propice ne vous eût fait faire la précieuse conquête de M. Turcaret le traitant. Cela n'est-il pas vrai, madame?

LA BARONE.

Je ne dis pas le contraire.

MARINE.

Or, ce M. Turcaret, qui n'est pas un homme fort aimable, et qu'aussi vous n'aimés guere, quoique vous ayés dessein de l'épouser, comme il vous l'a promis; M. Turcaret, dis-je, ne se presse pas de vous tenir parole, et vous attendés patiemment qu'il accomplisse sa promesse, parce

qu'il vous fait tous les jours quelque présent considérable; je n'ay rien à dire à cela; mais ce que je ne puis souffrir, c'est que vous vous soyés coëffée d'un petit chevalier joueur qui va mettre à la réjouissance les dépouilles du traitant. Hé! que prétendés-vous faire de ce chevalier?

LA BARONE.

Le conserver pour ami. N'est-il pas permis d'avoir des amis?

MARINE.

Sans doute, et de certains amis encore dont on peut faire son pis-aller. Celui-ci, par exemple, vous pourriés fort bien l'épouser, en cas que M. Turcaret vînt à vous manquer; car il n'est pas de ces chevaliers qui sont consacrés au célibat, et obligés de courir au secours de Malte: c'est un chevalier de Paris; il fait ses caravanes dans les lansquenets.

LA BARONE.

Ho! je le crois un fort honnête homme.

MARINE.

J'en juge tout autrement. Avec ses airs passionnés, son ton radouci, sa face minaudiere, je le crois un grand comédien; et ce qui me confirme dans mon opinion, c'est que Frontin, son bon valet Frontin, ne m'en a pas dit le moindre mal.

La Barone.

Le préjugé est admirable ! Et tu conclus de là...?

Marine.

Que le maître et le valet sont deux fourbes qui s'entendent pour vous duper; et vous vous laissés surprendre à leurs artifices, quoiqu'il y ait déja du temps que vous les connoissiés. Il est vray que, depuis vôtre veuvage, il a été le premier à vous offrir brusquement sa foy; et cette façon de sincérité l'a tellement établi chez vous, qu'il dispose de vôtre bourse comme de la sienne.

La Barone.

Il est vray que j'ay été sensible aux premiers soins du chevalier. J'aurois dû, je l'avoue, l'éprouver avant de lui découvrir mes sentimens; et je conviendray de bonne foy que tu as peut-être raison de me reprocher tout ce que je fais pour lui.

Marine.

Assurément, et je ne cesseray point de vous tourmenter que vous ne l'ayés chassé de chez vous; car enfin, si cela continue, savez-vous ce qui en arrivera?

La Barone.

Hé! quoy?

Marine.

Que M. Turcaret saura que vous voulés conserver le chevalier pour ami; et il ne croit pas, lui, qu'il soit permis d'avoir des amis. Il cessera

de vous faire des présens, il ne vous épousera point; et si vous êtes réduite à épouser le chevalier, ce sera un fort mauvais mariage pour l'un et pour l'autre.

LA BARONE.

Tes réflexions sont judicieuses, Marine; je veux songer à en profiter.

MARÍNE.

Vous ferés bien : il faut prévoir l'avenir. Envisagés dés à présent un établissement solide; profités des prodigalités de M. Turcaret, en attendant qu'il vous épouse. S'il y manque, à la vérité on en parlera un peu dans le monde; mais vous aurés, pour vous en dédommager, de bons effets, de l'argent comptant, des bijoux, de bons billets au porteur, des contrats de rente; et vous trouverés alors quelque gentilhomme capricieux ou malaisé, qui réhabilitera vòtre réputation par un bon mariage.

LA BARONE.

Je cede à tes raisons, Marine; je veux me détacher du chevalier, avec qui je sens bien que je me ruinerois à la fin.

MARINE.

Vous commencés à entendre raison. C'est là le bon parti. Il faut s'attacher à M. Turcaret, pour l'épouser ou pour le ruiner. Vous tirerés du moins, des débris de sa fortune, de quoy vous

mettre en équipage, de quoy soutenir dans le monde une figure brillante; et, quoy que l'on puisse dire, vous lasserés les caquets, vous fatiguerés la médisance, et l'on s'accoutumera insensiblement à vous confondre avec les femmes de qualité.

LA BARONE.

Ma résolution est prise; je veux bannir de mon cœur le chevalier; c'en est fait, je ne prends plus de part à sa fortune, je ne répareray plus ses pertes, il ne recevra plus rien de moy.

MARINE.

Son valet vient, faites-lui un accueil glacé : commencés par là ce grand ouvrage que vous médités.

LA BARONE.

Laisse-moy faire.

SCENE II

LA BARONE, MARINE, FRONTIN.

FRONTIN.

Je viens de la part de mon maître, et de la mienne, madame, vous donner le bonjour.

LA BARONE, *d'un air froid.*

Je vous en suis obligée, Frontin.

FRONTIN.

Et mademoiselle Marine veut bien aussi qu'on prenne la liberté de la saluer?

MARINE, *d'un air brusque.*

Bon jour et bon an.

FRONTIN, *présentant un billet à la Barone.*

Ce billet, que M. le chevalier vous écrit, vous instruira, madame, de certaine aventure...

MARINE, *bas à la Barone.*

Ne le recevés pas.

LA BARONE, *prenant le billet.*

Cela n'engage à rien, Marine. Voyons, voyons ce qu'il me mande.

MARINE.

Sotte curiosité !

LA BARONE *lit.*

Je viens de recevoir le portrait d'une comtesse : je vous l'envoie et vous le sacrifie; mais vous ne devés point me tenir compte de ce sacrifice, ma chere barone : je suis si occupé, si possédé de vos charmes, que je n'ay pas la liberté de vous être infidele. Pardonnez, mon adorable, si je ne vous en dis pas davantage; j'ay l'esprit dans un accablement mortel. J'ay perdu cette nuit tout mon argent, et Frontin vous dira le reste.

LE CHEVALIER.

MARINE.

Puisqu'il a perdu tout son argent, je ne vois pas qu'il y ait du reste à cela.

FRONTIN.

Pardonnés-moy. Outre les deux cents pistoles que madame eut la bonté de lui prêter hier, et le peu d'argent qu'il avoit d'ailleurs, il a encore perdu mille écus sur sa parole : voila le reste. Ho! diable, il n'y a pas un mot inutile dans les billets de mon maître.

LA BARONE.

Où est le portrait?

FRONTIN, *donnant le portrait.*

Le voici.

LA BARONE.

Il ne m'a point parlé de cette comtesse-là, Frontin!

FRONTIN.

C'est une conquête, madame, que nous avons faite sans y penser. Nous rencontrâmes l'autre jour cette comtesse dans un lansquenet.

MARINE.

Une comtesse de lansquenet!

FRONTIN.

Elle agaça mon maître : il répondit, pour rire, à ses minauderies. Elle, qui aime le sérieux, a pris la chose fort sérieusement; elle nous a, ce

matin, envoyé son portrait, nous ne savons pas seulement son nom.

MARINE.

Je vais parier que cette comtesse-là est une dame normande. Toute sa famille bourgeoise se cotise pour lui faire tenir à Paris une petite pension, que les caprices du jeu augmentent ou diminuent.

FRONTIN.

C'est ce que nous ignorons.

MARINE.

Ho! que non! vous ne l'ignorés pas. Peste! vous n'êtes pas gens à faire sottement des sacrifices! vous en connoissés bien le prix.

FRONTIN.

Sçavés-vous bien, madame, que cette derniere nuit a pensé être une nuit éternelle pour M. le chevalier? En arrivant au logis, il se jette dans un fauteuil; il commence par se rappeler les plus malheureux coups du jeu, assaisonnant ses réflexions d'épithetes et d'apostrophes énergiques.

LA BARONE, *regardant le portrait.*

Tu as vu cette comtesse, Frontin; n'est-elle pas plus belle que son portrait?

FRONTIN.

Non, madame; et ce n'est pas, comme vous

voyés, une beauté réguliere; mais elle est assés piquante, ma foy, elle est assés piquante. Or, je voulus d'abord représenter à mon maître que tous ses juremens étoient des paroles perdues; mais, considérant que cela soulage un joueur désespéré, je le laissay s'égayer dans ses apostrophes.

La Barone, *regardant toujours le portrait.*

Quel âge a-t-elle, Frontin?

Frontin.

C'est ce que je ne sais pas trop bien; car elle a le teint si beau, que je pourrois m'y tromper d'une bonne vingtaine d'années.

Marine.

C'est-à-dire qu'elle a pour le moins cinquante ans.

Frontin.

Je le croirois bien, car elle en paroît trente. Mon maître donc, aprés avoir bien réfléchi, s'abandonne à la rage : il demande ses pistolets.

La Barone.

Ses pistolets, Marine! ses pistolets!

Marine.

Il ne se tuera point, madame, il ne se tuera point.

Frontin.

Je les lui refuse; aussitôt il tire brusquement son épée.

LA BARONE.

Ahi! il s'est blessé, Marine, assurément.

MARINE.

Hé! non, non; Frontin l'en aura empêché.

FRONTIN.

Oui, je me jette sur lui à corps perdu. « Monsieur le chevalier, lui dis-je, qu'allés-vous faire? vous passés les bornes de la douleur du lansquenet. Si vôtre malheur vous fait haïr le jour, conservés-vous, du moins, vivés pour vôtre aimable barone; elle vous a, jusqu'ici, tiré généreusement de tous vos embarras; et soyés sûr (ay-je ajouté seulement pour calmer sa fureur) qu'elle ne vous laissera point dans celui-ci. »

MARINE, *bas.*

L'entend-il, le maraud?

FRONTIN.

« Il ne s'agit que de mille écus une fois; M. Turcaret a bon dos, il portera bien encore cette charge-là. »

LA BARONE.

Hé bien, Frontin?

FRONTIN.

Hé bien, madame! à ces mots (admirés le pouvoir de l'espérance), il s'est laissé désarmer comme un enfant; il s'est couché et s'est endormi.

MARINE.

Le pauvre chevalier !

FRONTIN.

Mais ce matin, à son réveil, il a senti renaître ses chagrins; le portrait de la comtesse ne les a point dissipés. Il m'a fait partir sur-le-champ pour venir ici, et il attend mon retour pour disposer de son sort. Que lui diray-je, madame?

LA BARONE.

Tu lui diras, Frontin, qu'il peut toujours faire fond sur moy, et que, n'étant point en argent comptant...

(Elle veut tirer son diamant.)

MARINE, *la retenant.*

Hé! madame, y songés-vous?

LA BARONE, *remettant son diamant.*

Tu lui diras que je suis touchée de son malheur.

MARINE.

Et que je suis, de mon côté, tres-fâchée de son infortune.

FRONTIN.

Ah! qu'il sera fâché, lui...! (*Bas.*) Maugrebleu de la soubrette!

LA BARONE.

Dis-lui bien, Frontin, que je suis sensible à ses peines.

MARINE.

Que je sens vivement son affliction, Frontin.

FRONTIN.

C'en est donc fait, madame, vous ne verrés plus M. le chevalier. La honte de ne pouvoir payer ses dettes va l'écarter de vous pour jamais; car rien n'est plus sensible pour un enfant de famille. Nous allons tout à l'heure prendre la poste.

LA BARONE.

Prendre la poste, Marine.

MARINE.

Ils n'ont pas de quoy la payer.

FRONTIN.

Adieu, madame.

LA BARONE, *tirant son diamant.*

Attends, Frontin.

MARINE.

Non, non; va-t'en vite lui faire réponse.

LA BARONE, *donnant le diamant à Frontin.*

Ho! je ne puis me résoudre à l'abandonner. Tiens, voilà un diamant de cinq cents pistoles que M. Turcaret m'a donné; va le mettre en gage et tire ton maître de l'affreuse situation où il se trouve.

FRONTIN.

Je vais le rappeler à la vie. Je lui rendray

compte, Marine, de l'excés de ton affliction.
(*Il sort.*)

MARINE.

Ah! que vous êtes tous deux bien ensemble, messieurs les fripons!

SCENE III

LA BARONE, MARINE.

LA BARONE.

Tu vas te déchaîner contre moy, Marine, t'emporter...

MARINE.

Non, madame, je ne m'en donneray pas la peine, je vous assure. Hé! que m'importe, aprés tout, que votre bien s'en aille comme il vient? Ce sont vos affaires, madame, ce sont vos affaires.

LA BARONE.

Hélas! je suis plus à plaindre qu'à blâmer : ce que tu me vois faire n'est point l'effet d'une volonté libre; je suis entraînée par un penchant si tendre, que je ne puis y résister.

MARINE.

Un penchant tendre! Ces faiblesses vous conviennent-elles? Hé fi! vous aimés comme une vieille bourgeoise.

LA BARONE.

Que tu es injuste, Marine! Puis-je ne pas savoir gré au chevalier du sacrifice qu'il me fait?

MARINE.

Le plaisant sacrifice! Que vous êtes facile à tromper! Mort de ma vie! c'est quelque vieux portrait de famille; que sait-on? de sa grand'-mere peut-être.

LA BARONE.

Non; j'ay quelque idée de ce visage-là, et une idée récente.

MARINE, *prenant le portrait.*

Attendés... Ah! justement, c'est ce colosse de provinciale que nous vîmes au bal il y a trois jours, qui se fit tant prier pour ôter son masque, et que personne ne connut quand elle fut démasquée.

LA BARONE.

Tu as raison, Marine; cette comtesse-là n'est pas mal faite.

MARINE, *rendant le portrait à la Barone.*

A peu prés comme M. Turcaret. Mais si la comtesse étoit femme d'affaires, on ne vous la sacrifieroit pas, sur ma parole.

LA BARONE.

Tais-toy, Marine, j'aperçois le laquais de M. Turcaret.

MARINE, *bas, à la Barone.*

Ho! pour celui-ci, passe; il ne nous apporte que de bonnes nouvelles. Il tient quelque chose; c'est sans doute un nouveau présent que son maître vous fait.

SCENE IV

LA BARONE, MARINE, FLAMAND.

FLAMAND, *présentant un petit coffre à la Barone.*

M. Turcaret, madame, vous prie d'agréer ce petit présent. Serviteur, Marine.

MARINE.

Tu sois le bien venu, Flamand! j'aime mieux te voir que ce vilain Frontin.

LA BARONE, *montrant le coffre à Marine.*

Considere, Marine, admire le travail de ce petit coffre : as-tu rien vu de plus délicat?

MARINE.

Ouvrés, ouvrés, je réserve mon admiration pour le dedans; le cœur me dit que nous en serons plus charmées que du dehors.

LA BARONE *l'ouvre.*

Que vois-je! un billet au porteur! l'affaire est sérieuse.

MARINE.

De combien, madame?

LA BARONE.

De dix mille écus.

MARINE.

Bon, voilà la faute du diamant réparée.

LA BARONE.

Je vois un autre billet.

MARINE.

Encore au porteur?

LA BARONE.

Non; ce sont des vers que M. Turcaret m'adresse.

MARINE.

Des vers de M. Turcaret?

LA BARONE, *lisant*.

« A Philis... Quatrain... » Je suis la Philis, et il me prie en vers de recevoir son billet en prose.

MARINE.

Je suis fort curieuse d'entendre des vers d'un auteur qui envoie de si bonne prose.

LA BARONE.

Les voici; écoute. (*Elle lit.*)

Recevés ce billet, charmante Philis,
Et soyés assurée que mon ame

Conservera toujours une éternelle flamme,
Comme il est certain que trois et trois font six.

MARINE.

Que cela est finement pensé!

LA BARONE.

Et noblement exprimé! Les auteurs se peignent dans leurs ouvrages... Allés, portés ce coffre dans mon cabinet, Marine. (*Marine sort.*) Il faut que je te donne quelque chose, à toy, Flamand. Je veux que tu boives à ma santé.

FLAMAND.

Je n'y manqueray pas, madame, et du bon encore.

LA BARONE.

Je t'y convie.

FLAMAND.

Quand j'étois chez ce conseiller que j'ay servi ci-devant, je m'accommodois de tout; mais, depuis que je sis chés M. Turcaret, je sis devenu délicat, oui.

LA BARONE.

Rien n'est tel que la maison d'un homme d'affaires pour perfectionner le goût.

(*Marine revient.*)

FLAMAND.

Le voici, madame, le voici.

SCENE V

LA BARONE, M. TURCARET, MARINE.

LA BARONE.

Je suis ravie de vous voir, monsieur Turcaret, pour vous faire des complimens sur les vers que vous m'avés envoyés.

M. TURCARET, *riant.*

Ho, ho!

LA BARONE.

Sçavés-vous bien qu'ils sont du dernier galant? Jamais les Voiture ni les Pavillon n'en ont fait de pareils.

M. TURCARET.

Vous plaisantés, apparemment?

LA BARONE.

Point du tout.

M. TURCARET.

Sérieusement, madame, les trouvés-vous bien tournés?

LA BARONE.

Le plus spirituellement du monde.

M. TURCARET.

Ce sont pourtant les premiers vers que j'aie faits de ma vie.

4

LA BARONE.

On ne le diroit pas.

M. TURCARET.

Je n'ay pas voulu emprunter le secours de quelque auteur, comme cela se pratique.

LA BARONE.

On le voit bien : les auteurs de profession ne pensent et ne s'expriment pas ainsi; on ne sçauroit les soupçonner de les avoir faits.

M. TURCARET.

J'ay voulu voir, par curiosité, si je serois capable d'en composer, et l'amour m'a ouvert l'esprit.

LA BARONE.

Vous êtes capable de tout, monsieur, et il n'y a rien d'impossible pour vous.

MARINE.

Vôtre prose, monsieur, mérite aussi des complimens : elle vaut bien vôtre poésie au moins.

M. TURCARET.

Il est vray que ma prose a son mérite; elle est signée par quatre fermiers généraux.

MARINE.

Cette approbation vaut mieux que celle de l'Académie.

LA BARONE.

Pour moy, je n'approuve point vôtre prose,

monsieur, et il me prend envie de vous quereller.

M. TURCARET.

D'où vient ?

LA BARONE.

Avés-vous perdu la raison, de m'envoyer un billet au porteur ? Vous faites tous les jours quelques folies comme cela.

M. TURCARET.

Vous vous moqués.

LA BARONE.

De combien est-il, ce billet ? Je n'ay pas pris garde à la somme, tant j'étois en colere contre vous.

M. TURCARET.

Bon ! il n'est que de dix mille écus.

LA BARONE.

Comment, dix mille écus ! Ah ! si j'avois sçu cela, je vous l'aurois renvoyé sur-le-champ.

M. TURCARET.

Fi donc !

LA BARONE.

Mais je vous le renverray.

M. TURCARET.

Ho ! vous l'avés reçu, vous ne le rendrés point.

MARINE, *bas.*

Ho ! pour cela, non.

LA BARONE.

Je suis plus offensée du motif que de la chose même.

M. TURCARET.

Hé! pourquoy?

LA BARONE.

En m'accablant tous les jours de présens, il semble que vous vous imaginiés avoir besoin de ces liens-là pour m'attacher à vous.

M. TURCARET.

Quelle pensée! Non, madame, ce n'est point dans cette vue que...

LA BARONE.

Mais vous vous trompés, monsieur, je ne vous en aime pas davantage pour cela.

M. TURCARET.

Qu'elle est franche! qu'elle est sincere!

LA BARONE.

Je ne suis sensible qu'à vos empressemens, qu'à vos soins...

M. TURCARET.

Quel bon cœur!

LA BARONE.

Qu'au plaisir de vous voir.

M. TURCARET.

Elle me charme... Adieu, charmante Philis.

LA BARONE.

Quoy! vous sortés si tôt?

M. TURCARET.

Ouy, ma reine; je ne viens ici que pour vous saluer en passant. Je vais à une de nos assemblées, pour m'opposer à la réception d'un piedplat, d'un homme de rien, qu'on veut faire entrer dans notre compagnie. Je reviendray dés que je pourray m'échapper.

(*Il lui baise la main.*)

LA BARONE.

Fussiés-vous déja de retour!

MARINE, *faisant la révérence à M. Turcaret.*

Adieu, monsieur, je suis vôtre tres-humble servante.

M. TURCARET.

A propos, Marine, il me semble qu'il y a longtemps que je ne t'ay rien donné. (*Il lui donne une poignée d'argent.*) Tiens, je donne sans compter, moy.

MARINE.

Et moy, je reçois de même, monsieur. Ho! nous sommes tous deux des gens de bonne foy!

(*Il sort.*)

SCENE VI

LA BARONE, MARINE.

LA BARONE.

Il s'en va fort satisfait de nous, Marine.

MARINE.

Et nous demeurons fort contentes de lui, madame. L'excellent sujet! il a de l'argent, il est prodigue et crédule; c'est un homme fait pour les coquettes.

LA BARONE.

J'en fais assés ce que je veux, comme tu vois.

MARINE.

Oui; mais, par malheur, je vois arriver ici des gens qui vengent bien M. Turcaret.

SCENE VII

LA BARONE, MARINE, LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER.

Je viens, madame, vous témoigner ma re-

connoissance; sans vous, j'aurois violé la foy des joueurs : ma parole perdoit tout son crédit, et je tombois dans le mépris des honnêtes gens.

LA BARONE.

Je suis bien aise, chevalier, de vous avoir fait ce plaisir.

LE CHEVALIER.

Ah! qu'il est doux de voir sauver son honneur par l'objet même de son amour!

MARINE, *bas.*

Qu'il est tendre et passionné! Le moyen de lui refuser quelque chose!

LE CHEVALIER.

Bonjour, Marine. Madame, j'ay aussy quelques grâces à lui rendre; Frontin m'a dit qu'elle s'est intéressée à ma douleur.

MARINE.

Hé! oui, merci de ma vie! je m'y suis intéressée : elle nous coûte assés pour cela.

LA BARONE, *à Marine.*

Taisés-vous, Marine; vous avés des vivacités qui ne me plaisent pas.

LE CHEVALIER.

Hé! madame, laissés-la parler; j'aime les gens francs et sinceres.

MARINE.

Et moy, je hais ceux qui ne le sont pas.

LE CHEVALIER.

Elle est toute spirituelle dans ses mauvaises humeurs; elle a des reparties brillantes qui m'enlevent. Marine, au moins, j'ay pour vous ce qui s'appelle une véritable amitié; et je veux vous en donner des marques. (*Il fait semblant de fouiller dans ses poches.*) Frontin, la premiere fois que je gagneray, fais m'en ressouvenir.

FRONTIN.

C'est de l'argent comptant.

MARINE.

J'ay bien affaire de son argent! Hé! qu'il ne vienne pas ici piller le nòtre.

LA BARONE.

Prenés garde à ce que vous dites, Marine.

MARINE.

C'est voler au coin d'un bois.

LA BARONE.

Vous perdés le respect.

LE CHEVALIER.

Ne prenés point la chose sérieusement.

MARINE.

Je ne puis me contraindre, madame; je ne puis voir tranquillement que vous soyés la dupe de monsieur, et que M. Turcaret soit la vòtre.

LA BARONE.

Marine...!

MARINE.

Hé! fi, fi! madame, c'est se moquer de recevoir d'une main pour dissiper de l'autre. La belle conduite! Nous en aurons toute la honte, et M. le chevalier tout le profit.

LA BARONE.

Ho! pour cela! vous êtes trop insolente; je n'y puis plus tenir.

MARINE.

Ni moy non plus.

LA BARONE.

Je vous chasseray.

MARINE.

Vous n'aurés pas cette peine-là, madame; je me donne mon congé moy-même : je ne veux pas que l'on dise dans le monde que je suis infructueusement complice de la ruine d'un financier.

LA BARONE.

Retirés-vous, impudente! et ne reparoissés jamais devant moy que pour me rendre vos comptes.

MARINE.

Je les rendray à M. Turcaret, madame; et,

s'il est assés sage pour m'en croire, vous compterés aussi tous deux ensemble.

(*Elle sort.*)

SCENE VIII

LA BARONE, LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER.

Voilà, je l'avoue, une créature impertinente : vous avés eu raison de la chasser.

FRONTIN.

Oui, madame, vous avés eu raison : comment donc! mais c'est une espece de mere que cette servante-là.

LA BARONE.

C'est un pédant éternel que j'avois aux oreilles.

FRONTIN.

Elle se mêloit de vous donner des conseils; elle vous auroit gâtée à la fin.

LA BARONE.

Je n'avois que trop d'envie de m'en défaire; mais je suis femme d'habitude, et je n'aime point les nouveaux visages.

LE CHEVALIER.

Il seroit pourtant fâcheux que, dans le pre-

mier mouvement de sa colere, elle allât donner à M. Turcaret des impressions qui ne convien-droient ni à vous ni à moy.

FRONTIN.

Ho! diable, elle n'y manquera pas : les soubrettes sont comme les bigottes : elles font des actions charitables pour se venger.

LA BARONE.

De quoy s'inquiéter? Je ne la crains point. J'ay de l'esprit, et M. Turcaret n'en a guere : je ne l'aime point, et il est amoureux. Je sauray me faire auprés de lui un mérite de l'avoir chassée.

FRONTIN.

Fort bien, madame; il faut tout mettre à profit.

LA BARONE.

Mais je songe que ce n'est pas assés de nous être débarrassés de Marine, il faut encore exécuter une idée qui me vient dans l'esprit.

LE CHEVALIER.

Quelle idée, madame?

LA BARONE.

Le laquais de M. Turcaret est un sot, un benêt, dont on ne peut tirer le moindre service; et je voudrois mettre à sa place quelque habile homme, quelqu'un de ces génies supérieurs, qui sont faits pour gouverner les esprits médiocres,

et les tenir toujours dans la situation dont on a besoin.

FRONTIN.

Quelqu'un de ces génies supérieurs! Je vous vois venir, madame, cela me regarde.

LE CHEVALIER.

Mais, en effet, Frontin ne nous sera pas inutile auprés de notre traitant.

LA BARONE.

Je veux l'y placer.

LE CHEVALIER.

Il nous rendra bon compte, n'est-ce pas?

FRONTIN.

Je suis jaloux de l'invention; on ne pouvoit rien imaginer de mieux. Par ma foy, monsieur Turcaret, je vous feray bien voir du pays, sur ma parole.

LA BARONE.

Il m'a fait présent d'un billet au porteur de dix mille écus; je veux changer cet effet-là de nature : il en faut faire de l'argent. Je ne connois personne pour cela, chevalier, chargés-vous de ce soin; je vais vous remettre le billet. Retirés ma bague, je suis bien aise de l'avoir, et vous me tiendrés compte du surplus.

FRONTIN.

Cela est trop juste, madame, et vous n'avés rien à craindre de notre probité.

LE CHEVALIER.

Je ne perdray point de temps, madame, et vous aurés cet argent incessamment.

LA BARONE.

Attendés un moment, je vais vous donner le billet.

SCENE IX

LE CHEVALIER, FRONTIN.

FRONTIN.

Un billet de dix mille écus! La bonne aubaine, et la bonne femme! Il faut être aussi heureux que vous l'êtes pour en rencontrer de pareilles. Sçavés-vous que je la trouve un peu trop crédule pour une coquette?

LE CHEVALIER.

Tu as raison.

FRONTIN.

Ce n'est pas mal payer le sacrifice de notre vieille folle de comtesse, qui n'a pas le sol.

LE CHEVALIER.

Il est vray.

FRONTIN.

Madame la barone est persuadée que vous avés perdu mille écus sur vôtre parole, et que

son diamant est en gage; le lui rendrés-vous, monsieur, avec le reste du billet?

LE CHEVALIER.

Si je le lui rendray?

FRONTIN.

Quoy! tout entier, sans quelque nouvel article de dépense?

LE CHEVALIER.

Assurément; je me garderay bien d'y manquer.

FRONTIN.

Vous avés des momens d'équité; je ne m'y attendois pas.

LE CHEVALIER.

Je serois un grand malheureux de m'exposer à rompre avec elle à si bon marché.

FRONTIN.

Ah! je vous demande pardon : j'ay fait un jugement téméraire; je croyois que vous vouliés faire les choses à demi.

LE CHEVALIER.

Ho! non. Si jamais je me brouille, ce ne sera qu'aprés la ruine totale de M. Turcaret.

FRONTIN.

Qu'aprés sa destruction, là, son anéantissement.

LE CHEVALIER.

Je ne rends des soins à la coquette que pour ruiner le traitant.

FRONTIN.

Fort bien : à ces sentimens généreux je reconnois mon maître.

LE CHEVALIER.

Paix! Frontin, voici la barone.

SCENE X

LE CHEVALIER, LA BARONE, FRONTIN.

LA BARONE.

Allés, chevalier, allés, sans tarder davantage, négocier ce billet, et me rendés ma bague le plus tôt que vous pourrés.

LE CHEVALIER.

Frontin, madame, va vous la rapporter incessamment; mais, avant que je vous quitte, souffrés que, charmé de vos manieres généreuses, je vous fasse connoître...

LA BARONE.

Non, je vous le défends; ne parlons point de cela.

LE CHEVALIER.

Quelle contrainte pour un cœur aussi reconnoissant que le mien!

LA BARONE, *s'en allant.*

Sans adieu, chevalier. Je crois que nous nous reverrons tantôt.

LE CHEVALIER, *s'en allant.*

Pourrois-je m'éloigner de vous sans une si douce espérance?

FRONTIN, *seul.*

J'admire le train de la vie humaine! Nous plumons une coquette, la coquette mange un homme d'affaires, l'homme d'affaires en pille d'autres : cela fait un ricochet de fourberies le plus plaisant du monde.





ACTE II

SCENE I

LA BARONE, FRONTIN.

FRONTIN, *lui donnant le diamant.*

Je n'ay pas perdu de temps, comme vous voyés, madame; voilà vôtre diamant; l'homme qui l'avoit en gage me l'a remis entre les mains dés qu'il a vu briller le billet au porteur, qu'il veut escompter moyennant un tres-honnête profit. Mon maître, que j'ay laissé avec lui, va venir vous en rendre compte.

LA BARONE.

Je suis enfin débarrassée de Marine; elle a sérieusement pris son parti; j'appréhendois que ce ne fût qu'une feinte; elle est sortie. Ainsi, Frontin, j'ay besoin d'une femme de chambre; je te charge de m'en chercher une autre.

6

FRONTIN.

J'ay vôtre affaire en main : c'est une jeune personne douce, complaisante, comme il vous la faut; elle verroit tout aller sens dessus dessous dans vôtre maison sans dire une syllabe.

LA BARONE.

J'aime ces caracteres-là. Tu la connois particulièrement?

FRONTIN.

Tres-particulièrement; nous sommes même un peu parens.

LA BARONE.

C'est-à-dire que l'on peut s'y fier.

FRONTIN.

Comme à moy-même; elle est sous ma tutelle; j'ay l'administration de ses gages et de ses profits, et j'ay soin de lui fournir tous ses petits besoins.

LA BARONE.

Elle sert sans doute actuellement?

FRONTIN.

Non; elle est sortie de condition depuis quelques jours.

LA BARONE.

Et pour quel sujet?

FRONTIN.

Elle servoit des personnes qui menent une

vie retirée, qui ne reçoivent que des visites sérieuses, un mari et une femme qui s'aiment, des gens extraordinaires; enfin, c'est une maison triste : ma pupille s'y est ennuyée.

La Barone.

Où est-elle donc à l'heure qu'il est?

Frontin.

Elle est logée chés une vieille prude de ma connoissance, qui, par charité, retire des femmes de chambre hors de condition, pour savoir ce qui se passe dans les familles.

La Barone.

Je la voudrois avoir dés aujourd'hui; je ne puis me passer de fille.

Frontin.

Je vais vous l'envoyer, madame, ou vous l'amener moy-même : vous en serés contente. Je ne vous en ay pas dit toutes les bonnes qualités : elle chante et joue à ravir de toutes sortes d'instrumens.

La Barone.

Mais, Frontin, vous me parlés là d'un fort joli sujet.

Frontin.

Je vous en réponds : aussi je la destine pour l'Opéra; mais je veux auparavant qu'elle se fasse dans le monde, car il n'en faut là que de toutes faites. *(Il s'en va.)*

LA BARONE.

Je l'attends avec impatience.

SCENE II

LA BARONE, *seule.*

Cette fille-là me sera d'un grand agrément; elle me divertira par ses chansons, au lieu que l'autre ne faisoit que me chagriner par sa morale. Mais je vois M. Turcaret : ah ! qu'il paroît agité ! Marine l'aura été trouver.

SCENE III

LA BARONE, M. TURCARET.

M. TURCARET, *essoufflé.*

Ouf! je ne sais par où commencer, perfide!

LA BARONE, *bas.*

Elle lui a parlé.

M. TURCARET.

J'ay appris de vos nouvelles, déloyale! j'ay appris de vos nouvelles : on vient de me rendre compte de vos perfidies, de vôtre dérangement.

LA BARONE.

Le début est agréable, et vous employés de fort jolis termes, monsieur.

M. TURCARET.

Laissés-moy parler, je veux vous dire vos vérités; Marine me les a dites. Ce beau chevalier, qui vient ici à toute heure, et qui ne m'étoit pas suspect sans raison, n'est pas vôtre cousin, comme vous me l'avés fait accroire : vous avés des vues pour l'épouser et pour me planter là, moy, quand j'auray fait vôtre fortune.

LA BARONE.

Moy, monsieur, j'aimerois le chevalier!

M. TURCARET.

Marine me l'a assuré, et qu'il ne faisoit figure dans le monde qu'aux dépens de vôtre bourse et de la mienne, et que vous lui sacrifiés tous les présens que je vous fais.

LA BARONE.

Marine est une jolie personne! Ne vous a-t-elle dit que cela, monsieur?

M. TURCARET.

Ne me répondés point, félonne! J'ay de quoy vous confondre; ne me répondés point. Parlés : qu'est devenu, par exemple, ce gros brillant que je vous donnay l'autre jour? Montrés-le tout à l'heure, montrés-le-moy.

LA BARONE.

Puisque vous le prenés sur ce ton-là, monsieur, je ne veux pas vous le montrer.

M. TURCARET.

Hé! sur quel ton, morbleu, prétendés-vous donc que je le prenne? Oh! vous n'en serés pas quitte pour des reproches! Ne croyés pas que je sois assés sot pour rompre avec vous sans bruit, pour me retirer sans éclat. Je suis honnête homme, j'aime de bonne foy, je n'ay que des vues légitimes; je ne crains pas le scandale, moy! Ah! vous n'avés point affaire à un abbé, je vous en avertis.

(Il entre dans la chambre de la Barone.)

LA BARONE.

Non, j'ay affaire à un extravagant, à un possédé. Ho bien! faites, monsieur, faites tout ce qu'il vous plaira, je ne m'y opposeray point, je vous assure... Mais... qu'entends-je? Ciel! quel désordre! Il est effectivement devenu fou. Monsieur Turcaret, monsieur Turcaret, je vous feray bien expier vos emportemens.

M. TURCARET, *revenant.*

Me voilà à demi soulagé : j'ay déja cassé la grande glace et les plus belles porcelaines.

LA BARONE.

Achevés, monsieur. Que ne continués-vous?

M. TURCARET.

Je continueray quand il me plaira. Je vous apprendray à vous jouer à un homme comme moy. Allons, ce billet au porteur que je vous ay tantôt envoyé, qu'on me le rende.

LA BARONE.

Que je vous le rende! et si je l'ay aussi donné au chevalier?

M. TURCARET.

Ah! si je le croyois!

LA BARONE.

Que vous êtes fou! En vérité, vous me faites pitié.

M. TURCARET.

Comment donc! au lieu de se jeter à mes genoux et de me demander grace, encore dit-elle que j'ay tort, encore dit-elle que j'ay tort!

LA BARONE.

Sans doute.

M. TURCARET.

Ah! vraiment, je voudrois bien, par plaisir, que vous entreprissiés de me persuader cela!

LA BARONE.

Je le ferois, si vous étiés en état d'entendre raison.

M. TURCARET.

Et que me pourriés-vous dire, traîtresse?

La Barone.

Je ne vous diray rien. Ah! quelle fureur!

M. Turcaret, *essoufflé.*

Hé bien! parlés, madame, parlés; je suis de sang-froid.

La Barone.

Écoutés-moy donc. Toutes les extravagances que vous venés de faire sont fondées sur un faux rapport que Marine...

M. Turcaret.

Un faux rapport! ventrebleu! ce n'est point...

La Barone.

Ne jurés pas, monsieur, ne m'interrompés pas; songés que vous êtes de sang-froid.

M. Turcaret.

Je me tais : il faut que je me contraigne.

La Barone.

Sçavés-vous bien pourquoy je viens de chasser Marine?

M. Turcaret.

Oui, pour avoir pris trop chaudement mes intérêts.

La Barone.

Tout au contraire : c'est à cause qu'elle me reprochoit sans cesse l'inclination que j'avois pour vous. « Est-il rien de si ridicule, me disoit-elle à tous momens, que de voir la veuve d'un colonel

songer à épouser un monsieur Turcaret, un homme sans naissance, sans esprit, de la mine la plus basse... »

M. TURCARET.

Passons, s'il vous plaît, sur les qualités : cette Marine-là est une impudente.

LA BARONE.

« Pendant que vous pouvés choisir un époux entre vingt personnes de la premiere qualité; lorsque vous refusés vôtre aveu même aux pressantes instances de toute la famille d'un marquis dont vous êtes adorée, et que vous avés la foiblesse de sacrifier à ce monsieur Turcaret? »

M. TURCARET.

Cela n'est pas possible.

LA BARONE.

Je ne prétends pas m'en faire un mérite, monsieur. Ce marquis est un jeune homme fort agréable de sa personne, mais dont les mœurs et la conduite ne me conviennent point. Il vient ici quelquefois avec mon cousin le chevalier, son ami. J'ay découvert qu'il avoit gagné Marine, et c'est pour cela que je l'ay congédiée. Elle a été vous débiter mille impostures pour se venger, et vous êtes assés crédule pour y ajouter foy! Ne deviés-vous pas, dans le moment, faire réflexion que c'étoit une servante passionnée qui vous parloit, et que, si j'avois eu quelque chose à me

reprocher, je n'aurois pas été assés imprudente pour chasser une fille dont j'avois à craindre l'indiscrétion? Cette pensée, dites-moy, ne se présente-t-elle pas naturellement à l'esprit?

M. TURCARET.

J'en demeure d'accord; mais...

LA BARONE.

Mais, vous avés tort. Elle vous a donc dit, entre autres choses, que je n'avois plus ce gros brillant qu'en badinant vous me mîtes l'autre jour au doigt, et que vous me forçâtes d'accepter?

M. TURCARET.

Ho! oui; elle m'a juré que vous l'avés donné aujourd'hui au chevalier, qui est, dit-elle, vôtre parent comme Jean de Vert.

LA BARONE.

Et si je vous montrois tout à l'heure ce même diamant, que diriés-vous?

M. TURCARET.

Ho! je dirois, en ce cas-là, que... Mais cela ne se peut pas.

LA BARONE.

Le voila, monsieur; le reconnoissés-vous? Voyés le fond que l'on doit faire sur le rapport de certains valets.

M. TURCARET.

Ah! que cette Marine-là est une grande scélé-

rate! Je reconnois sa friponnerie et mon injustice; pardonnés-moy, madame, d'avoir soupçonné votre bonne foy.

La Barone.

Non, vos fureurs ne sont point excusables : allés, vous êtes indigne de pardon.

M. Turcaret.

Je l'avoue.

La Barone.

Falloit-il vous laisser si facilement prévenir contre une femme qui vous aime avec trop de tendresse?

M. Turcaret.

Hélas, non! Que je suis malheureux!

La Barone.

Convenés que vous êtes un homme bien foible.

M. Turcaret.

Oui, madame.

La Barone.

Une franche dupe.

M. Turcaret.

J'en conviens. Ah! Marine! coquine de Marine! Vous ne sauriés vous imaginer tous les mensonges que cette pendarde-là m'est venue conter : elle m'a dit que vous et M. le chevalier vous me regardiés comme vôtre vache à lait, et

que si, aujourd'hui pour demain, je vous avois tout donné, vous me feriés fermer la porte au nez.

LA BARONE.

La malheureuse!

M. TURCARET.

Elle me l'a dit, c'est un fait constant; je n'invente rien, moy.

LA BARONE.

Et vous avés eu la foiblesse de la croire un seul moment!

M. TURCARET.

Oui, madame, j'ay donné là-dedans comme un franc sot : où diable avois-je l'esprit?

LA BARONE.

Vous repentés-vous de vôtre crédulité?

M. TURCARET.

Si je m'en repens! Je vous demande mille pardons de ma colere.

LA BARONE.

On vous la pardonne : levés-vous, monsieur. Vous auriés moins de jalousie si vous aviés moins d'amour; et l'excés de l'un fait oublier la violence de l'autre.

M. TURCARET.

Quelle bonté! Il faut avouer que je suis un grand brutal!

LA BARONE.

Mais, sérieusement, monsieur, croyés-vous qu'un cœur puisse balancer un instant entre vous et le chevalier?

M. TURCARET.

Non, madame, je ne le crois pas; mais je le crains.

LA BARONE.

Que faut-il faire pour dissiper vos craintes?

M. TURCARET.

Éloigner d'ici cet homme-là; consentés-y, madame : j'en sçais les moyens.

LA BARONE.

Et quels sont-ils?

M. TURCARET.

Je lui donneray une direction en province.

LA BARONE.

Une direction!

M. TURCARET.

C'est ma maniere d'écarter les incommodes. Ah! combien de cousins, d'oncles et de maris j'ay faits directeurs en ma vie! J'en ay envoyé jusqu'en Canada.

LA BARONE.

Mais vous ne songés pas que mon cousin le chevalier est homme de condition, et que ces sortes d'emplois ne lui conviennent pas. Allés,

sans vous mettre en peine de l'éloigner de Paris, je vous jure que c'est l'homme du monde qui doit vous causer le moins d'inquiétude.

M. TURCARET.

Ouf! j'étouffe d'amour et de joie; vous me dites cela d'une maniere si naïve, que vous me le persuadés. Adieu, mon adorable, mon tout, ma déesse; allés, allés, je vais bien réparer la sottise que je viens de faire. Vòtre grande glace n'étoit pas tout à fait nette, au moins, et je trouvois vos porcelaines assés communes.

LA BARONE.

Il est vray.

M. TURCARET.

Je vais vous en chercher d'autres.

LA BARONE.

Voila ce que vous coûtent vos folies.

M. TURCARET.

Bagatelle : tout ce que j'ay cassé ne valoit pas plus de trois cents pistoles.

(Il veut s'en aller, la Barone l'arrête.)

LA BARONE.

Attendés, monsieur; il faut que je vous fasse une priere auparavant.

M. TURCARET.

Une priere? Ho! donnés vos ordres.

LA BARONE.

Faites avoir une commission, pour l'amour de moy, à ce pauvre Flamand, vôtre laquais; c'est un garçon pour qui j'ay pris de l'amitié.

M. TURCARET.

Je l'aurois déja poussé, si je lui avois trouvé quelque disposition; mais il a l'esprit trop bonasse; cela ne vaut rien pour les affaires.

LA BARONE.

Donnés-lui un employ qui ne soit pas difficile à exercer.

M. TURCARET.

Il en aura un dés aujourd'hui; cela vaut fait.

LA BARONE.

Ce n'est pas tout : je veux mettre auprés de vous Frontin, le laquais de 'mon cousin le chevalier; c'est aussi un tres-bon enfant.

M. TURCARET.

Je le prends, madame, et vous promets de le faire commis au premier jour.

SCENE IV

LA BARONE, M. TURCARET, FRONTIN.

FRONTIN.

Madame, vous allés bientôt avoir la fille dont je vous ay parlé.

La Barone.

Monsieur, voila le garçon que je veux vous donner.

M. Turcaret.

Il paroît un peu innocent.

La Barone.

Que vous vous connoissés bien en physionomies!

M. Turcaret.

J'ay le coup d'œil infaillible. Approche, mon ami : dis-moy un peu, as-tu déja quelques principes?

Frontin.

Qu'appelés-vous des principes?

M. Turcaret.

Des principes de commis, c'est-à-dire si tu sçais comment on peut empêcher les fraudes ou les favoriser?

Frontin.

Pas encore, monsieur; mais je sens que j'apprendray cela fort facilement.

M. Turcaret.

Tu sçais du moins l'arithmétique; tu sçais faire des comptes à parties simples?

Frontin.

Ho! oui, monsieur; je sçais même faire des parties doubles : j'écris aussi de deux écritures, tantôt de l'une, et tantôt de l'autre.

M. TURCARET.

De la ronde, n'est-ce pas ?

FRONTIN.

De la ronde, de l'oblique.

M. TURCARET.

Comment, de l'oblique ?

FRONTIN.

Hé ! oui, d'une écriture que vous connoissés ; là, d'une certaine écriture qui n'est pas légitime.

M. TURCARET.

Il veut dire de la bâtarde.

FRONTIN.

Justement ; c'est ce mot-là que je cherchois.

M. TURCARET.

Quelle ingénuité ! Ce garçon-là, madame, est bien niais.

LA BARONE.

Il se déniaisera dans vos bureaux.

M. TURCARET.

Ho ! qu'oui, madame, ho ! qu'oui ; d'ailleurs, un bel esprit n'est pas nécessaire pour faire son chemin. Hors moy et deux ou trois autres, il n'y a parmi nous que des génies assez communs : il suffit d'un certain usage, d'une routine que l'on ne manque guere d'attraper. Nous voyons tant de gens ! Nous nous étudions à prendre ce que

le monde a de meilleur; voila toute notre science.

LA BARONE.

Ce n'est pas la plus inutile de toutes.

M. TURCARET.

Ho! ça, mon ami, tu es à moy, et tes gages courent dés ce moment.

FRONTIN.

Je vous regarde donc, monsieur, comme mon nouveau maître; mais, en qualité d'ancien laquais de M. le chevalier, il faut que je m'acquitte d'une commission dont il m'a chargé : il vous donne, et à madame sa cousine, à souper ici ce soir.

M. TURCARET.

Tres-volontiers.

FRONTIN.

Je vais ordonner chez Fites toutes sortes de ragoûts, avec vingt-quatre bouteilles de vin de Champagne; et, pour égayer le repas, vous aurés des voix et des instrumens.

LA BARONE.

De la musique, Frontin?

FRONTIN.

Oui, madame; à telles enseignes que j'ay ordre de commander cent bouteilles de vin de Suresnes pour abreuver la symphonie.

LA BARONE.

Cent bouteilles!

FRONTIN.

Ce n'est pas trop, madame; il y aura huit concertans, quatre Italiens de Paris, trois chanteuses et deux gros chantres.

M. TURCARET.

Il a, ma foy, raison, ce n'est pas trop. Ce repas sera fort joli.

FRONTIN.

Ho! diable, quand M. le chevalier donne des soupers comme cela, il n'épargne rien, monsieur.

M. TURCARET.

J'en suis persuadé.

FRONTIN.

Il semble qu'il ait à sa disposition la bourse d'un partisan.

LA BARONE.

Il veut dire qu'il fait les choses fort magnifiquement.

M. TURCARET.

Qu'il est ingénu! Hé bien, nous verrons cela tantôt. Et, pour surcroît de réjouissance, j'ameneray ici M. Gloutonneau, le poëte; aussi bien, je ne saurois manger si je n'ay quelque bel esprit à ma table.

LA BARONE.

Vous me ferés plaisir. Cet auteur, apparemment, est fort brillant dans la conversation?

M. TURCARET.

Il ne dit pas quatre paroles dans un repas; mais il mange et pense beaucoup : peste! c'est un homme bien agréable... Ho! ça, je cours chés Dautel vous acheter...

LA BARONE.

Prenés garde à ce que vous ferés, je vous en prie; ne vous jetés point dans une dépense...

M. TURCARET.

Hé fi, madame, fi! vous vous arrêtés à des minuties. Sans adieu, ma reine.

(*Il sort.*)

LA BARONE.

J'attends vôtre retour impatiemment.

SCENE V

LA BARONE, FRONTIN.

LA BARONE.

Enfin, te voila en train de faire ta fortune.

FRONTIN.

Oui, madame, et en état de ne pas nuire à la vôtre.

LA BARONE.

C'est à présent, Frontin, qu'il faut donner l'essor à ce génie supérieur...

FRONTIN.

On tàchera de vous prouver qu'il n'est pas médiocre.

LA BARONE.

Quand m'aménera-t-on cette fille?

FRONTIN.

Je l'attends; je lui ay donné rendés-vous ici.

LA BARONE.

Tu m'avertiras quand elle sera venue.

(Elle entre dans une autre chambre.)

SCENE VI

FRONTIN, *seul.*

Courage, Frontin, courage, mon ami; la fortune t'appelle : te voila placé chés un homme d'affaires par le canal d'une coquette. Quelle joie! l'agréable perspective! Je m'imagine que toutes les choses que je vais toucher vont se convertir en or... Mais j'aperçois ma pupille.

SCENE VII

FRONTIN, LISETTE.

FRONTIN.

Tu sois la bienvenue, Lisette! on t'attend avec impatience dans cette maison.

LISETTE.

J'y entre avec une satisfaction dont je tire un bon augure.

FRONTIN.

Je t'ay mise au fait sur tout ce qui s'y passe, et sur tout ce qui s'y doit passer; tu n'as qu'à te régler là-dessus : souviens-toy seulement qu'il faut avoir une complaisance infatigable.

LISETTE.

Il n'est pas besoin de me recommander cela.

FRONTIN.

Flatte sans cesse l'entêtement que la baronne a pour le chevalier; c'est là le point.

LISETTE.

Tu me fatigues de leçons inutiles.

FRONTIN.

Le voici qui vient.

LISETTE.

Je ne l'avois point encore vu. Ah! qu'il est bien fait, Frontin!

FRONTIN.

Il ne faut pas être mal bâti pour donner de l'amour à une coquette.

SCENE VIII

LE CHEVALIER, FRONTIN, LISETTE *dans le fond.*

LE CHEVALIER.

Je te rencontre à propos, Frontin, pour t'apprendre... Mais que vois-je? Quelle est cette beauté brillante?

FRONTIN.

C'est une fille que je donne à madame la baronne pour remplacer Marine.

LE CHEVALIER.

Et c'est sans doute une de tes amies?

FRONTIN.

Oui, monsieur; il y a longtemps que nous nous connoissons; je suis son répondant.

LE CHEVALIER.

Bonne caution! c'est faire son éloge en un mot. Elle est, parbleu, charmante. Monsieur le répondant, je me plains de vous.

FRONTIN.

D'où vient?

LE CHEVALIER.

Je me plains de vous, vous dis-je; vous sçavés toutes mes affaires, et vous me cachés les vôtres; vous n'êtes pas un ami sincere.

FRONTIN.

Je n'ay pas voulu, monsieur...

LE CHEVALIER.

La confiance pourtant doit être réciproque; pourquoy m'avoir fait un mystere d'une si belle découverte?

FRONTIN.

Ma foy, monsieur, je craignois...

LE CHEVALIER.

Quoy?

FRONTIN.

Ho! monsieur, que diable! vous m'entendés de reste.

LE CHEVALIER.

Le maraud! Où a-t-il été déterrer ce petit minois-là? Frontin, monsieur Frontin, vous avés le discernement fin et délicat quand vous faites un choix pour vous-même; mais vous n'avés pas le goût si bon pour vos amis. Ah! la piquante représentation! l'adorable grisette!

LISETTE.

Que les jeunes seigneurs sont honnêtes!

LE CHEVALIER.

Non, je n'ay jamais rien vu de si beau que cette créature-là.

LISETTE.

Que leurs expressions sont flatteuses ! Je ne m'étonne plus que les femmes les courent.

LE CHEVALIER.

Faisons un troc, Frontin : cede-moy cette fille-là, et je t'abandonne ma vieille comtesse.

FRONTIN.

Non, monsieur : j'ay les inclinations roturieres ; je m'en tiens à Lisette, à qui j'ay donné ma foy.

LE CHEVALIER.

Va, tu peux te vanter d'être le plus heureux faquin... Oui, belle Lisette, vous mérités...

LISETTE.

Trêve de douceurs, monsieur le chevalier ; je vais me présenter à ma maîtresse, qui ne m'a point encore vue ; vous pouvés venir, si vous voulés, continuer devant elle la conversation.

SCENE IX

LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER.

Parlons de choses sérieuses, Frontin. Je n'apporte point à la barone l'argent de son billet.

FRONTIN.

Tant pis.

LE CHEVALIER.

J'ay été chercher un usurier qui m'a déja prêté de l'argent; mais il n'est plus à Paris : des affaires qui lui sont survenues l'ont obligé d'en sortir brusquement; ainsi, je vais te charger du billet.

FRONTIN.

Pourquoy?

LE CHEVALIER.

Ne m'as-tu pas dit que tu connoissois un agent de change qui te donneroit de l'argent à l'heure même?

FRONTIN.

Cela est vray; mais que dirés-vous à madame la barone? Si vous lui dites que vous avés encore son billet, elle verra bien que nous n'avions

pas mis son brillant en gage; car, enfin, elle n'ignore pas qu'un homme qui prête ne se dessaisit pas pour rien de son nantissement.

LE CHEVALIER.

Tu as raison. Aussi suis-je d'avis de lui dire que j'ay touché l'argent, qu'il est chés moy, et que demain matin tu le feras apporter ici. Pendant ce temps-là, cours chés ton agent de change, et fais porter au logis l'argent que tu en recevras; je vais t'y attendre, aussitôt que j'auray parlé à la barone.

(*Il entre dans la chambre de la Barone.*)

SCENE X

FRONTIN, *seul.*

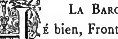
Je ne manque pas d'occupation, Dieu merci. Il faut que j'aille chés le traiteur; de là, chés l'agent de change; de chés l'agent de change, au logis; et puis il faudra que je revienne ici joindre M. Turcaret. Cela s'appelle, ce me semble, une vie assez agissante; mais patience, aprés quelque temps de fatigue et de peine, je parviendray enfin à un état d'aise : alors quelle satisfaction! quelle tranquillité d'esprit! je n'auray plus à mettre en repos que ma conscience.



ACTE III

SCENE I

LA BARONE, FRONTIN, LISETTE.



LA BARONE.

É bien, Frontin, as-tu commandé le souper? Fera-t-on grande chere?

FRONTIN.

Je vous en réponds, madame. Demandés à Lisette de quelle maniere je régale pour mon compte, et jugés par là de ce que je sçais faire lorsque je régale aux dépens des autres.

LISETTE.

Il est vray, madame; vous pouvés vous en fier à lui.

FRONTIN.

M. le chevalier m'attend : je vais lui rendre compte de l'arrangement de son repas, et puis

je viendray ici prendre possession de M. Turcaret, mon nouveau maître. (*Il sort.*)

SCENE II

LA BARONE, LISETTE.

LISETTE.

Ce garçon-là est un garçon de mérite, madame.

LA BARONE.

Il me paroît que vous n'en manqués pas, vous, Lisette.

LISETTE.

Il a beaucoup de savoir-faire.

LA BARONE.

Je ne vous crois pas moins habile.

LISETTE.

Je serois bien heureuse, madame, si mes petits talens pouvoient vous être utiles.

LA BARONE.

Je suis contente de vous; mais j'ay un avis à vous donner : je ne veux pas qu'on me flatte.

LISETTE.

Je suis ennemie de la flatterie.

LA BARONE.

Surtout, quand je vous consulteray sur des choses qui me regarderont, soyez sincere.

LISETTE.

Je n'y manqueray pas.

LA BARONE.

Je vous trouve pourtant trop de complaisance.

LISETTE.

A moy, madame?

LA BARONE.

Oui; vous ne combattés pas assés les sentimens que j'ay pour le chevalier.

LISETTE.

Hé! pourquoy les combattre? Ils sont si raisonnables!

LA BARONE.

J'avoue que le chevalier me paroît digne de toute ma tendresse.

LISETTE.

J'en fais le même jugement.

LA BARONE.

Il a pour moy une passion véritable et constante.

LISETTE.

Un chevalier fidele et sincere! on n'en voit guere comme cela.

LA BARONE.

Aujourd'hui même encore il m'a sacrifié une comtesse.

LISETTE.

Une comtesse !

LA BARONE.

Elle n'est pas, à la vérité, dans la premiere jeunesse.

LISETTE.

C'est ce qui rend le sacrifice plus beau. Je connois messieurs les chevaliers : une vieille dame leur coûte plus qu'une autre à sacrifier.

LA BARONE.

Il vient de me rendre compte d'un billet que je lui ay confié. Que je lui trouve de bonne foy !

LISETTE.

Cela est admirable.

LA BARONE.

Il a une probité qui va jusqu'au scrupule.

LISETTE.

Mais, mais, voilà un chevalier unique en son espece !

LA BARONE.

Taisons-nous, j'aperçois M. Turcaret.

SCENE III

M. TURCARET, LISETTE, LA BARONE.

M. Turcaret.

Je viens, madame... Ho! ho! vous avés une nouvelle femme de chambre.

La Barone.

Oui, monsieur; que vous semble de celle-ci?

M. Turcaret.

Ce qui m'en semble? elle me revient assés; il faudra que nous fassions connoissance.

Lisette.

La connoissance sera bientôt faite, monsieur.

La Barone, *à Lisette.*

Vous savés qu'on soupe ici : donnés ordre que nous ayons un couvert propre, et que l'appartement soit bien éclairé.

M. Turcaret.

Je crois cette fille-là fort raisonnable.

La Barone.

Elle est fort dans vos intérêts, du moins.

M. Turcaret.

Je lui en sçais bon gré. Je viens, madame, de vous acheter pour dix mille francs de glaces, de

porcelaines et de bureaux : ils sont d'un goût exquis, je les ay choisis moi-même.

LA BARONE.

Vous êtes universel, monsieur; vous vous connoissés à tout.

M. TURCARET.

Oui, grâce au ciel, et surtout en bâtiment. Vous verrés, vous verrés l'hôtel que je vais faire bâtir.

LA BARONE.

Quoy! vous allés faire bâtir un hôtel?

M. TURCARET.

J'ay déja acheté la place, qui contient quatre arpens six perches neuf toises trois pieds et onze pouces. N'est-ce pas là une belle étendue?

LA BARONE.

Fort belle.

M. TURCARET.

Le logis sera magnifique ; je ne veux pas qu'il y manque un zéro, je le ferois plutôt abattre deux ou trois fois.

LA BARONE.

Je n'en doute pas.

M. TURCARET.

Malepeste! Je n'ay garde de faire quelque chose de commun; je me ferois siffler de tous les gens d'affaires.

LA BARONE.

Assurément.

M. TURCARET.

Quel homme entre ici ?

LA BARONE.

C'est ce jeune marquis dont je vous ay dit que Marine avoit épousé les intérêts; je me passerois bien de ses visites, elles ne me font aucun plaisir.

SCENE IV

LA BARONE, M. TURCARET, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Je parie que je ne trouveray point encore ici le chevalier.

M. TURCARET, *bas.*

Ah ! morbleu ! c'est le marquis de la Tribaudiere. La fâcheuse rencontre !

LE MARQUIS.

Il y a prés de deux jours que je le cherche. Hé ! que vois-je !... oui... non... pardonnés-moy... justement... c'est lui-même ; c'est M. Turcaret. Que faites-vous de cet homme-là, ma-

dame? Vous le connoissés! vous empruntés sur gages? Palsambleu! il vous ruinera.

LA BARONE.

Monsieur le marquis...

LE MARQUIS.

Il vous pillera, il vous écorchera, je vous en avertis. C'est l'usurier le plus vif! Il vend son argent au poids de l'or.

M. TURCARET, *bas.*

J'aurois mieux fait de m'en aller.

LA BARONE.

Vous vous méprenés, monsieur le marquis; M. Turcaret passe dans le monde pour un homme de bien et d'honneur.

LE MARQUIS.

Aussi l'est-il, madame, aussi l'est-il; il aime le bien des hommes et l'honneur des femmes : il a cette réputation-là.

M. TURCARET.

Vous aimés à plaisanter, monsieur le marquis. Il est badin, madame, il est badin; ne le connoissés-vous pas sur ce pied-là?

LA BARONE.

Oui, je comprends bien qu'il badine ou qu'il est mal informé.

LE MARQUIS.

Mal informé, morbleu! Madame, personne

ne sauroit vous en parler mieux que moi : il a de mes nippes actuellement.

M. Turcaret.

De vos nippes, monsieur? Ho! je ferois bien serment du contraire.

Le Marquis.

Ah! parbleu! vous avés raison. Le diamant est à vous à l'heure qu'il est, selon nos conventions; j'ay laissé passer le terme.

La Barone.

Expliqués-moy tous deux cette énigme.

M. Turcaret.

Il n'y a point d'énigme là-dedans, madame; je sçais ce que c'est.

Le Marquis.

Il a raison, cela est fort clair, il n'y a point d'énigme. J'eus besoin d'argent il y a quinze mois; j'avois un brillant de cinq cents louis : on m'adressa à M. Turcaret; M. Turcaret me renvoya à un de ses commis, à un certain M. Ra, Ra, Rafle : c'est celui qui tient son bureau d'usure. Cet honnête M. Rafle me prêta sur ma bague onze cent trente-deux livres six sols huit deniers; il me prescrivit un temps pour la retirer; je ne suis pas fort exact, moi, le temps est passé, mon diamant est perdu.

M. Turcaret.

Monsieur le marquis, monsieur le marquis,

ne me confondés point avec M. Rafle, je vous prie; c'est un fripon que j'ay chassé de chés moy : s'il a fait quelque mauvaise manœuvre, vous avés la voie de la justice. Je ne sçais ce que c'est que vôtre brillant, je ne l'ay jamais vu ni manié.

LE MARQUIS.

Il me venoit de ma tante; c'étoit un des plus beaux brillans; il étoit d'une netteté, d'une forme, d'une grosseur à peu prés comme... (*Il regarde le diamant de la Barone.*) Hé!... le voilà, madame! Vous vous en êtes accommodée avec M. Turcaret, apparemment?

LA BARONE.

Autre méprise, monsieur; je l'ay acheté, assés cher même, d'une revendeuse à la toilette.

LE MARQUIS.

Cela vient de lui, madame; il a des revendeuses à sa disposition, et, à ce qu'on dit même, dans sa famille.

M. TURCARET.

Monsieur, monsieur!

LA BARONE.

Vous êtes insultant, monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

Non, madame, mon dessein n'est pas d'insulter; je suis trop serviteur de M. Turcaret,

quoiqu'il me traite durement. Nous avons eu autrefois ensemble un petit commerce d'amitié; il étoit laquais de mon grand-pere, il me portoit sur ses bras; nous jouions tous les jours ensemble; nous ne nous quittions presque point : le petit ingrat ne s'en souvient plus.

M. Turcaret.

Je me souviens, je me souviens; le passé est passé, je ne songe qu'au présent.

La Barone.

De grâce, monsieur le marquis, changeons de discours. Vous cherchés M. le chevalier?

Le Marquis.

Je le cherche partout, madame, aux spectacles, au cabaret, au bal, au lansquenet; je ne le trouve nulle part : ce coquin-là se débauche, il devient libertin.

La Barone.

Je luy en feray des reproches.

Le Marquis.

Je vous en prie. Pour moy, je ne change point; je mene une vie réglée, je suis toujours à table, et l'on me fait crédit chés Fite et la Morliere, parce qu'on sçait que je dois bientôt hériter d'une vieille tante, et qu'on me voit une disposition plus que prochaine à manger sa succession.

LA BARONE.

Vous n'êtes pas une mauvaise pratique pour les traiteurs.

LE MARQUIS.

Non, madame, ni pour les traitans; n'est-ce pas, monsieur Turcaret? Ma tante pourtant veut que je me corrige : et, pour lui faire accroire qu'il y a déja du changement dans ma conduite, je vais la voir dans l'état où je suis; elle sera tout étonnée de me trouver si raisonnable, car elle m'a presque toujours vu ivre.

LA BARONE.

Effectivement, monsieur le marquis, c'est une nouveauté que de vous voir autrement; vous avés fait aujourd'hui un excés de sobriété.

LE MARQUIS.

Je soupay hier avec trois des plus jolies femmes de Paris; nous avons bu jusqu'au jour; et j'ay été faire un petit somme chés moy, afin de pouvoir me présenter à jeun devant ma tante.

LA BARONE.

Vous avés bien de la prudence.

LE MARQUIS.

Adieu, ma toute aimable, dites au chevalier qu'il se rende un peu à ses amis; prêtés-le-nous quelquefois; ou je viendray si souvent ici, que je l'y trouveray. Adieu, monsieur Turcaret; je

n'ay point de rancune au moins; touchés là, renouvelons notre ancienne amitié; mais dites un peu à votre âme damnée, à ce monsieur Rafle, qu'il me traite plus humainement la premiere fois que j'auray besoin de lui.

SCENE V

M. TURCARET, LA BARONE.

M. TURCARET.

Voilà une mauvaise connoissance, madame; c'est le plus grand fou et le plus grand menteur que je connoisse.

LA BARONE.

C'est en dire beaucoup.

M. TURCARET.

Que j'ay souffert pendant cet entretien!

LA BARONE.

Je m'en suis aperçue.

M. TURCARET.

Je n'aime point les malhonnêtes gens.

LA BARONE.

Vous avés bien raison.

M. TURCARET.

J'ay été si surpris d'entendre les choses qu'il

a dites que je n'ay pas eu la force de répondre : ne l'avés-vous pas remarqué?

LA BARONE.

Vous en avés usé sagement; j'ay admiré vôtre modération.

M. TURCARET.

Moy, usurier! Quelle calomnie!

LA BARONE.

Cela regarde plus M. Rafle que vous.

M. TURCARET.

Vouloir faire aux gens un crime de prêter sur gages! Il vaut mieux prêter sur gages que prêter sur rien.

LA BARONE.

Assurément.

M. TURCARET.

Me venir dire au nez que j'ay été laquais de son grand-pere! Rien n'est plus faux : je n'ay jamais été que son homme d'affaires.

LA BARONE.

Quand cela seroit vray : le beau reproche! Il y a si longtemps! cela est prescrit.

M. TURCARET.

Oui, sans doute.

LA BARONE.

Ces sortes de mauvais contes ne font aucune

impression sur mon esprit; vous êtes trop bien établi dans mon cœur.

M. TURCARET.

C'est trop de grâce que vous me faites.

LA BARONE.

Vous êtes un homme de mérite.

M. TURCARET.

Vous vous moqués !

LA BARONE.

Un vray homme d'honneur.

M. TURCARET.

Ho ! point du tout.

LA BARONE.

Et vous avés trop l'air et les manieres d'une personne de condition, pour pouvoir être soupçonné de ne l'être pas.

SCENE VI

M. TURCARET, LA BARONE, FLAMAND.

FLAMAND.

Monsieur !

M. TURCARET.

Que me veux-tu ?

FLAMAND.

Il est là-bas qui vous demande.

M. TURCARET.

Qui? butor!

FLAMAND.

Ce monsieur que vous sçavés; là, ce monsieur... Chose.

M. TURCARET.

M. Chose?

FLAMAND.

Hé oui! ce commis que vous aimés tant. Drés qu'il vient pour deviser avec vous, tout aussitôt vous faites sortir tout le monde, et ne voulés pas que personne vous écoute.

M. TURCARET.

C'est M. Rafle, apparemment?

FLAMAND.

Oui, tout fin drés, monsieur, c'est lui-même.

M. TURCARET.

Je vais le trouver; qu'il m'attende.

LA BARONE.

Ne disiés-vous pas que vous l'aviés chassé?

M. TURCARET.

Oui, et c'est pour cela qu'il vient ici : il cherche à se raccommoder. Dans le fond, c'est un assés bon homme, homme de confiance. Je vais savoir ce qu'il me veut.

LA BARONE.

Hé! non, non, faites-le monter, Flamand. Monsieur, vous lui parlerés dans cette salle. N'êtes-vous pas ici chés vous?

M. TURCARET.

Vous êtes bien honnête, madame.

LA BARONE.

Je ne veux point troubler vôtre conversation; je vous laisse. N'oubliés pas la priere que je vous ay faite en faveur de Flamand.

M. TURCARET.

Mes ordres sont déja donnés pour cela; vous serés contente.

SCENE VII

M. TURCARET, M. RAFLE.

M. TURCARET.

De quoy est-il question, monsieur Rafle? Pourquoy me venir chercher jusqu'ici? Ne sçavés-vous pas bien que, quand on vient chés les dames, ce n'est pas pour y entendre parler d'affaires?

M. RAFLE.

L'importance de celles que j'ay à vous communiquer doit me servir d'excuse.

M. Turcaret.

Qu'est-ce que c'est donc que ces choses d'importance?

M. Rafle.

Peut-on parler ici librement?

M. Turcaret.

Oui, vous le pouvés; je suis le maître. Parlés.

M. Rafle, *regardant dans un bordereau.*

Premierement. Cet enfant de famille à qui nous prêtàmes, l'année passée, trois mille livres, et à qui je fis faire un billet de neuf par vôtre ordre, se voyant sur le point d'être inquiété pour le payement, a déclaré la chose à son oncle le président, qui, de concert avec toute la famille, travaille actuellement à vous perdre.

M. Turcaret.

Peines perdues que ce travail-là; laissons-les venir. Je ne prends pas facilement l'épouvante.

M. Rafle, *aprés avoir regardé dans son bordereau.*

Ce caissier que vous avés cautionné, et qui vient de faire banqueroute de deux cent mille écus!...

M. Turcaret.

C'est par mon ordre qu'il... Je sçais où il est.

M. RAFLE.

Mais les procédures se font contre vous; l'affaire est sérieuse et pressante.

M. TURCARET.

On l'accommodera; j'ay pris des mesures; cela sera réglé demain.

M. RAFLE.

J'ay peur que ce ne soit trop tard.

M. TURCARET.

Vous êtes trop timide. Avés-vous passé chés ce jeune homme de la rue Quincampoix à qui j'ay fait avoir une caisse?

M. RAFLE.

Oui, monsieur. Il veut bien vous prêter vingt mille francs des premiers deniers qu'il touchera, à condition qu'il fera valoir à son profit ce qui pourra lui rester à la compagnie, et que vous prendrés son parti, si l'on vient à s'apercevoir de la manœuvre.

M. TURCARET.

Cela est dans les regles, il n'y a rien de plus juste; voilà un garçon raisonnable. Vous luy dirés, monsieur Rafle, que je le protégeray dans toutes ses affaires. Y a-t-il encore quelque chose?

M. RAFLE, *aprés avoir regardé dans le bordereau.*

Ce grand homme sec, qui vous donna, il y

a deux mois, deux mille francs pour une direction que vous lui avés fait avoir à Valogne...

M. Turcaret.

Hé bien?

M. Rafle.

Il lui est arrivé un malheur.

M. Turcaret.

Quoy?

M. Rafle.

On a surpris sa bonne foy, on luy a volé quinze mille francs. Dans le fond, il est trop bon.

M. Turcaret.

Trop bon, trop bon! Hé! pourquoy diable s'est-il donc mis dans les affaires? Trop bon, trop bon!

M. Rafle.

Il m'a écrit une lettre fort touchante, par laquelle il vous prie d'avoir pitié de lui.

M. Turcaret.

Papier perdu, lettre inutile.

M. Rafle.

Et de faire en sorte qu'il ne soit point révoqué.

M. Turcaret.

Je feray plutôt en sorte qu'il le soit : l'emploi me reviendra, je le donneray à un autre pour le même prix.

M. Rafle.

C'est ce que j'ay pensé comme vous.

M. Turcaret.

J'agirois contre mes intérêts; je mériterois d'être cassé à la tête de la compagnie.

M. Rafle.

Je ne suis pas plus sensible que vous aux plaintes des sots... Je lui ay déja fait réponse, et lui ay mandé tout net qu'il ne devoit point compter sur vous.

M. Turcaret.

Non, parbleu!

M. Rafle, *regardant dans son bordereau.*

Voulés-vous prendre au denier quatorze cinq mille francs qu'un honnête serrurier de ma connoissance a amassés par son travail et par ses épargnes?

M. Turcaret.

Oui, oui, cela est bon : je lui feray ce plaisir-là. Allés me le chercher. Je seray au logis dans un quart d'heure; qu'il apporte l'espece. Allés, allés.

M. Rafle, *s'en allant, et revenant.*

J'oubliois la principale affaire : je ne l'ay pas mise sur mon agenda.

M. Turcaret.

Qu'est-ce que c'est que cette principale affaire?

M. Rafle.

Une nouvelle qui vous surprendra fort : madame Turcaret est à Paris.

M. Turcaret.

Parlés bas, monsieur Rafle, parlés bas.

M. Rafle.

Je la rencontray hier dans un fiacre, avec une maniere de jeune seigneur dont le visage ne m'est pas tout à fait inconnu, et que je viens de trouver dans cette rue-ci en arrivant.

M. Turcaret.

Vous ne lui parlâtes point?

M. Rafle.

Non; mais elle m'a fait prier ce matin de ne vous en rien dire, et de vous faire souvenir seulement qu'il lui est dû quinze mois de la pension de quatre mille livres que vous lui donnés pour la tenir en province. Elle ne s'en retournera point qu'elle ne soit payée.

M. Turcaret.

Ho! ventrebleu, monsieur Rafle, qu'elle le soit : défaisons-nous promptement de cette créature-là. Vous lui porterés dés aujourd'hui les cinq cents pistoles du serrurier; mais qu'elle parte dés demain.

M. Rafle.

Ho! elle ne demandera pas mieux. Je vais chercher le bourgeois et le mener chés vous.

M. TURCARET.

Vous m'y trouverés.

SCENE VIII

M. TURCARET, *seul.*

Malepeste! ce seroit une sotte aventure si madame Turcaret s'avisoit de venir en cette maison; elle me perdroit dans l'esprit de ma barone, à qui j'ay fait accroire que j'étois veuf.

SCENE IX

M. TURCARET, LISETTE.

LISETTE.

Madame m'a envoyée sçavoir, monsieur, si vous étiés encore ici en affaires.

M. TURCARET.

Je n'en avois point, mon enfant; ce sont des bagatelles dont de pauvres diables de commis s'embarrassent la tête, parce qu'ils ne sont pas faits pour les grandes choses.

SCENE X

M. TURCARET, LISETTE, FRONTIN.

FRONTIN.

Je suis ravi, monsieur, de vous trouver en conversation avec cette aimable personne : quelque intérêt que j'y prenne, je me garderay bien de troubler un si doux entretien.

M. TURCARET, *à Frontin.*

Tu ne seras point de trop; approche, Frontin; je te regarde comme un homme tout à moy, et je veux que tu m'aides à gagner l'amitié de cette fille-là.

LISETTE.

Cela ne sera pas bien difficile.

FRONTIN.

Ho! pour cela, non. Je ne sçais pas, monsieur, sous quelle heureuse étoile vous êtes né, mais tout le monde a naturellement un grand faible pour vous.

M. TURCARET.

Cela ne vient point de l'étoile, cela vient des manieres.

LISETTE.

Vous les avés si belles, si prévenantes!...

M. TURCARET.

Comment le sçais-tu?

LISETTE.

Depuis le peu de temps que je suis ici, je n'entends dire autre chose à madame la barone.

M. TURCARET.

Tout de bon?

FRONTIN.

Cette femme-là ne sçauroit cacher sa faiblesse : elle vous aime si tendrement!... Demandés, demandés à Lisette.

LISETTE.

Ho! c'est vous qu'il en faut croire, monsieur Frontin.

FRONTIN.

Non, je ne comprends pas moy-même tout ce que je sçais là-dessus; et ce qui m'étonne davantage, c'est l'excés où cette passion est parvenue, sans pourtant que monsieur Turcaret se soit donné beaucoup de peine pour chercher à la mériter.

M. TURCARET.

Comment, comment l'entends-tu?

FRONTIN.

Je vous ay vu vingt fois, monsieur, manquer d'attention pour certaines choses.

M. Turcaret.

Ho! parbleu! je n'ay rien à me reprocher là-dessus.

Lisette.

Ho! non : je suis sûre que monsieur n'est pas homme à laisser échapper la moindre occasion de faire plaisir aux personnes qu'il aime. Ce n'est que par là qu'on mérite d'être aimé.

Frontin.

Cependant monsieur ne le mérite pas autant que je le voudrois.

M. Turcaret.

Explique-toy donc.

Frontin.

Oui; mais ne trouverés-vous point mauvais qu'en serviteur fidele et sincere je prenne la liberté de vous parler à cœur ouvert?

M. Turcaret.

Parle.

Frontin.

Vous ne répondés pas assés à l'amour que madame la barone a pour vous.

M. Turcaret.

Je n'y réponds pas!

Frontin.

Non, monsieur. Je t'en fais juge, Lisette;

monsieur, avec tout son esprit, fait des fautes d'attention.

M. TURCARET.

Qu'appelles-tu donc des fautes d'attention ?

FRONTIN.

Un certain oubli, certaine négligence...

M. TURCARET.

Mais encore.

FRONTIN.

Mais, par exemple, n'est-ce pas une chose honteuse que vous n'ayés pas encore songé à lui faire présent d'un équipage?

LISETTE.

Ah ! pour cela, monsieur, il a raison : vos commis en donnent bien à leurs maîtresses.

M. TURCARET.

A quoy bon un équipage? N'a-t-elle pas le mien, dont elle dispose quand il lui plaît ?

FRONTIN.

Ho ! monsieur, avoir un carrosse à soy, ou être obligé d'emprunter ceux de ses amis, cela est bien différent.

LISETTE.

Vous êtes trop dans le monde pour ne le pas connoître : la plupart des femmes sont plus sensibles à la vanité d'avoir un équipage qu'au plaisir même de s'en servir.

M. TURCARET.

Oui, je comprends cela.

FRONTIN.

Cette fille-là, monsieur, est de fort bon sens; elle ne parle pas mal, au moins.

M. TURCARET.

Je ne te trouve pas si sot non plus que je t'ay cru d'abord, toy, Frontin.

FRONTIN.

Depuis que j'ay l'honneur d'être à vôtre service, je sens de moment en moment que l'esprit me vient. Ho! je prévois que je profiteray beaucoup avec vous.

M. TURCARET.

Il ne tiendra qu'à toy.

FRONTIN.

Je vous proteste, monsieur, que je ne manque pas de bonne volonté. Je donnerois donc à madame la barone un bon grand carrosse bien étoffé.

M. TURCARET.

Elle en aura un. Vos réflexions sont justes: elles me déterminent.

FRONTIN.

Je sçavois bien que ce n'étoit qu'une faute d'attention.

M. Turcaret.

Sans doute; et, pour marque de cela, je vais, de ce pas, commander un carrosse.

Frontin.

Fi donc, monsieur ! il ne faut pas que vous paroissiés là-dedans, vous; il ne seroit pas honnête que l'on sût dans le monde que vous donnés un carrosse à madame la barone. Servés-vous d'un tiers, d'une main étrangere, mais fidele. Je connois deux ou trois selliers qui ne sçavent point encore que je suis à vous; si vous voulés, je me chargeray du soin...

M. Turcaret.

Volontiers. Tu me parois assés entendu, je m'en rapporte à toy. Voilà soixante pistoles que j'ay de reste dans ma bourse, tu les donneras à compte.

Frontin.

Je n'y manqueray pas, monsieur. A l'égard des chevaux, j'ay un maître maquignon qui est mon neveu à la mode de Bretagne; il vous en fournira de fort beaux.

M. Turcaret.

Qu'il me vendra bien cher, n'est-ce pas?

Frontin.

Non, monsieur; il vous les vendra en conscience.

M. TURCARET.

La conscience d'un maquignon!

FRONTIN.

Ho! je vous en réponds comme de la mienne.

M. TURCARET.

Sur ce pied-là, je me serviray de lui.

FRONTIN.

Autre faute d'attention.

M. TURCARET.

Ho! va te promener avec tes fautes d'attention. Ce coquin-là me ruineroit à la fin. Tu diras de ma part, à madame la barone, qu'une affaire, qui sera bientôt terminée, m'appelle au logis.

SCENE XI

FRONTIN, LISETTE.

FRONTIN.

Cela ne commence pas mal.

LISETTE.

Non, pour madame la barone; mais pour nous?

FRONTIN.

Voilà déja soixante pistoles que nous pouvons garder : je les gagneray bien sur l'équipage; serre-les : ce sont les premiers fondemens de notre comm unauté.

LISETTE.

Oui ; mais il faut promptement bâtir sur ces fondemens-là, car je fais des réflexions morales, je t'en avertis.

FRONTIN.

Peut-on les sçavoir?

LISETTE.

Je m'ennuie d'être soubrette.

FRONTIN.

Comment, diable ! tu deviens ambitieuse ?

LISETTE.

Oui, mon enfant. Il faut que l'air qu'on respire dans une maison fréquentée par un financier soit contraire à la modestie, car, depuis le peu de temps que j'y suis, il me vient des idées de grandeur que je n'ay jamais eues. Hâte-toy d'amasser du bien ; autrement, quelque engagement que nous ayons ensemble, le premier riche faquin qui se présentera pour m'épouser...

FRONTIN.

Mais donne-moy donc le temps de m'enrichir.

LISETTE.

Je te donne trois ans : c'est assés pour un homme d'esprit.

FRONTIN.

Je ne t'en demande pas davantage. C'est assés, ma princesse ; je vais ne rien épargner pour vous mériter ; et si je manque d'y réussir, ce ne sera pas faute d'attention.

SCENE XII

LISETTE, *seule.*

Je ne sçaurois m'empêcher d'aimer ce Frontin ; c'est mon chevalier, à moy ; et, au train que je lui vois prendre, j'ay un secret pressentiment qu'avec ce garçon-là je deviendray quelque jour femme de qualité.





ACTE IV

SCENE I

LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER.



QUE fais-tu ici? Ne m'avois-tu pas dit que tu retournerois chés ton agent de change? Est-ce que tu ne l'aurois pas encore trouvé au logis?

FRONTIN.

Pardonnés-moy, monsieur; mais il n'étoit pas en fonds; il n'avoit pas chés lui toute la somme; il m'a dit de retourner ce soir. Je vais vous rendre le billet, si vous voulés.

LE CHEVALIER.

Hé! garde-le; que veux-tu que j'en fasse? La barone est là-dedans; que fait-elle?

FRONTIN.

Elle s'entretient avec Lisette d'un carrosse que je vais ordonner pour elle, et d'une certaine maison de campagne qui lui plaît et qu'elle veut louer, en attendant que je lui en fasse faire l'acquisition.

LE CHEVALIER.

Un carrosse, une maison de campagne! quelle folie!

FRONTIN.

Oui; mais tout cela doit se faire aux dépens de M. Turcaret. Quelle sagesse!

LE CHEVALIER.

Cela change la thése.

FRONTIN.

Il n'y a qu'une chose qui l'embarrassoit.

LE CHEVALIER.

Hé quoy?

FRONTIN.

Une petite bagatelle.

LE CHEVALIER.

Dis-moy donc ce que c'est?

FRONTIN.

Il faut meubler cette maison de campagne; elle ne sçavoit comment engager à cela M. Turcaret; mais le génie supérieur qu'elle a placé auprés de lui s'est chargé de ce soin-là.

LE CHEVALIER.

De quelle maniere t'y prendras-tu ?

FRONTIN.

Je vais chercher un vieux coquin de ma connoissance qui nous aidera à tirer dix mille francs dont nous avons besoin pour nous meubler.

LE CHEVALIER.

As-tu bien fait attention à ton stratageme ?

FRONTIN.

Ho! qu'oui, monsieur ! C'est mon fort que l'attention : j'ay tout cela dans ma tête; ne vous mettés pas en peine. Un petit acte supposé... un faux exploit...

LE CHEVALIER.

Mais prends-y garde, Frontin; M. Turcaret sçait les affaires.

FRONTIN.

Mon vieux coquin les sçait encore mieux que lui : c'est le plus habile, le plus intelligent écrivain...

LE CHEVALIER.

C'est une autre chose.

FRONTIN.

Il a presque toujours eu son logement dans les maisons du roi, à cause de ses écritures.

LE CHEVALIER.

Je n'ay plus rien à te dire.

FRONTIN.

Je sçais où le trouver à coup sûr, et nos machines seront bientôt prêtes; adiéu. Voilà M. le marquis qui vous cherche.

(Il sort.)

SCENE II

LE CHEVALIER, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Ah! palsambleu, chevalier, tu deviens bien rare, on ne te trouve nulle part; il y a vingt-quatre heures que je te cherche pour te consulter sur une affaire de cœur.

LE CHEVALIER.

Hé! depuis quand te mêles-tu de ces sortes d'affaires, toy?

LE MARQUIS.

Depuis trois ou quatre jours.

LE CHEVALIER.

Et tu m'en fais aujourd'hui la premiere confidence? Tu deviens bien discret.

LE MARQUIS.

Je me donne au diable si j'y ay songé. Une affaire de cœur ne me tient au cœur que tres-

faiblement, comme tu sçais. C'est une conquête que j'ay faite par hasard, que je conserve par amusement, et dont je me déferay par caprice, ou par raison peut-être.

LE CHEVALIER.

Voilà un bel attachement!

LE MARQUIS.

Il ne faut pas que les plaisirs de la vie nous occupent trop sérieusement. Je ne m'embarrasse de rien, moy; elle m'avoit donné son portrait, je l'ay perdu; un autre s'en pendroit, je m'en soucie comme de cela.

LE CHEVALIER.

Avec de pareils sentimens tu dois te faire adorer. Mais, dis-moy un peu, qu'est-ce que c'est que cette femme-là?

LE MARQUIS.

C'est une femme de qualité, une comtesse de province; car elle me l'a dit.

LE CHEVALIER.

Hé! quel temps as-tu pris pour faire cette conquête-là? Tu dors tout le jour, et bois toute la nuit ordinairement.

LE MARQUIS.

Ho! non pas, non pas, s'il vous plaît; dans ce temps-ci, il y a des heures de bal : c'est là qu'on trouve de bonnes occasions.

LE CHEVALIER.

C'est-à-dire que c'est une connoissance de bal?

LE MARQUIS.

Justement : j'y allois l'autre jour, un peu chaud de vin; j'étois en pointe, j'agaçois les jolis masques. J'aperçois une taille, un air de gorge, une tournure de hanches. J'aborde, je prie, je presse, j'obtiens qu'on se démasque; je vois une personne...

LE CHEVALIER.

Jeune, sans doute.

LE MARQUIS.

Non, assés vieille.

LE CHEVALIER.

Mais belle encore, et des plus agréables?

LE MARQUIS.

Pas trop belle.

LE CHEVALIER.

L'amour, à ce que je vois, ne t'aveugle pas.

LE MARQUIS.

Je rends justice à l'objet aimé.

LE CHEVALIER.

Elle a donc de l'esprit.

LE MARQUIS.

Ho! pour de l'esprit, c'est un prodige. Quel

flux de pensées! quelle imagination! Elle me dit cent extravagances qui me charmèrent.

LE CHEVALIER.

Quel fut le résultat de la conversation?

LE MARQUIS.

Le résultat? Je la remenay chés elle avec sa compagnie; je lui offris mes services, et la vieille folle les accepta.

LE CHEVALIER.

Tu l'as revue depuis!

LE MARQUIS.

Le lendemain au soir, dés que je fus levé, je me rendis à son hôtel.

LE CHEVALIER.

Hôtel garni, apparemment?

LE MARQUIS.

Oui, hôtel garni.

LE CHEVALIER.

Hé bien?

LE MARQUIS.

Hé bien, autre vivacité de conversation, nouvelles folies, tendres protestations de ma part, vives réparties de la sienne. Elle me donna ce maudit portrait que j'ay perdu avant-hier. Je ne l'ay pas revue depuis. Elle m'a écrit, je lui ay fait réponse; elle m'attend aujourd'hui; mais je ne sçais ce que je dois faire. Iray-je, ou n'iray-je

pas? Que me conseilles-tu? C'est pour cela que je te cherche.

LE CHEVALIER.

Si tu n'y vas pas, cela sera malhonnête.

LE MARQUIS.

Oui; mais si j'y vais aussi, cela paraîtra bien empressé; la conjoncture est délicate. Marquer tant d'empressement, c'est courir aprés une femme; cela est bien bourgeois; qu'en dis-tu?

LE CHEVALIER.

Pour te donner conseil là-dessus, il faudroit connaître cette personne-là.

LE MARQUIS.

Il faut te la faire connaître. Je veux te donner ce soir à souper chez elle avec ta barone.

LE CHEVALIER.

Cela ne se peut pas pour ce soir, car je donne à souper ici.

LE MARQUIS.

A souper ici! je t'amene ma conquête.

LE CHEVALIER.

Mais la barone...

LE MARQUIS.

Ho! la barone s'accommodera fort de cette femme-là; il est bon même qu'elles fassent con-

noissance : nous ferons quelquefois de petites parties carrées.

LE CHEVALIER.

Mais ta comtesse ne fera-t-elle pas difficulté de venir avec toy tête à tête dans une maison...?

LE MARQUIS.

Des difficultés! Ho! ma comtesse n'est point difficultueuse; c'est une personne qui sçait vivre, une femme revenue des préjugés de l'éducation.

LE CHEVALIER.

Hé bien, amene-la, tu nous feras plaisir.

LE MARQUIS.

Tu en seras charmé, toy. Les jolies manieres! Tu verras une femme vive, pétulante, distraite, étourdie, dissipée, et toujours barbouillée de tabac. On ne la prendroit pas pour une femme de province.

LE CHEVALIER.

Tu en fais un beau portrait; nous verrons si tu n'es pas un peintre flatteur.

LE MARQUIS.

Je vais la chercher. Sans adieu, chevalier.

LE CHEVALIER.

Serviteur, marquis.

SCENE III

LE CHEVALIER, *seul.*

Cette charmante conquête du marquis est apparemment une comtesse comme celle que j'ay sacrifiée à la barone.

SCENE IV

LE CHEVALIER, LA BARONE.

LA BARONE.

Que faites-vous donc là seul, chevalier? Je croyois que le marquis étoit avec vous?

LE CHEVALIER, *riant.*

Il sort dans le moment, madame... Ha! ha! ha!

LA BARONE.

De quoy riés-vous donc?

LE CHEVALIER.

Ce fou de marquis est amoureux d'une femme de province, d'une comtesse qui loge en chambre garnie; il est allé la prendre chés elle

pour l'amener ici : nous en aurons le divertissement.

LA BARONE.

Mais, dites-moy, chevalier, les avés-vous priés à souper?

LE CHEVALIER.

Oui, madame; augmentation de convives, surcroît de plaisir; il faut amuser M. Turcaret, le dissiper.

LA BARONE.

La présence du marquis le divertira mal : vous ne savés pas qu'ils se connoissent, ils ne s'aiment point; il s'est passé tantôt, entre eux, une scene ici...

LE CHEVALIER.

Le plaisir de la table raccommode tout. Ils ne sont peut-être pas si mal ensemble qu'il soit impossible de les réconcilier. Je me charge de cela; reposés-vous sur moy; M. Turcaret est un bon sot...

LA BARONE.

Taisés-vous, je crois que le voici; je crains qu'il ne vous ait entendu.

SCENE V

LA BARONE, LE CHEVALIER, M. TURCARET.

Le Chevalier, *embrassant M. Turcaret.*

Monsieur Turcaret veut bien permettre qu'on l'embrasse, et qu'on lui témoigne la vivacité du plaisir qu'on aura tantôt à se trouver avec lui le verre à la main.

M. Turcaret.

Le plaisir de cette vivacité-là... monsieur, sera... bien réciproque : l'honneur que je reçois d'une part... joint à... la satisfaction que... l'on trouve de l'autre... avec madame, fait, en vérité, que, je vous assure... que... je suis fort aise de cette partie-là.

La Barone.

Vous allés, monsieur, vous engager dans des complimens qui embarrasseront aussi M. le chevalier ; et vous ne finirés ni l'un ni l'autre.

Le Chevalier.

Ma cousine a raison : supprimons la cérémonie, et ne songeons qu'à nous réjouir. Vous aimés la musique ?

M. Turcaret.

Si je l'aime? Malepeste! je suis abonné à l'Opéra.

Le Chevalier.

C'est la passion dominante des gens du beau monde.

M. Turcaret.

C'est la mienne.

Le Chevalier.

La mùsique remue les passions.

M. Turcaret.

Terriblement. Une belle voix, soutenue d'une trompette, cela jette dans une douce rêverie.

La Barone.

Que vous avés le goût bon!

Le Chevalier.

Oui, vraiment. Que je suis un grand sot de n'avoir pas songé à cet instrument-là! Ho! parbleu, puisque vous êtes dans le goût des trompettes, je vais moi-même donner ordre...

M. Turcaret, *l'arrêtant toujours.*

Je ne souffriray point cela, monsieur le chevalier; je ne prétends point que, pour une trompette...

La Barone, *bas, à M. Turcaret.*

Laissés-le aller, monsieur. (*Le chevalier s'en va.*)... (*Haut.*) Et quand nous pouvons être seuls

quelques momens ensemble, épargnons-nous, autant qu'il nous sera possible, la présence des importuns.

M. TURCARET.

Vous m'aimés plus que je ne mérite, madame.

LA BARONE.

Qui ne vous aimeroit pas? Mon cousin le chevalier lui-même a toujours eu un attachement pour vous...

M. TURCARET.

Je lui suis bien obligé.

LA BARONE.

Une attention pour tout ce qui peut vous plaire.

M. TURCARET.

Il me paroît fort bon garçon.

SCENE VI

LA BARONE, M. TURCARET, LISETTE.

LA BARONE.

Qu'y a-t-il, Lisette?

LISETTE.

Un homme vêtu de gris-noir, avec un rabat

sale et une vieille perruque. (*Bas.*) Ce sont les meubles de la maison de campagne.

LA BARONE.

Qu'on fasse entrer...

SCENE VII

LA BARONE, M. TURCARET, LISETTE, FRONTIN, M. FURET.

M. FURET.

Qui de vous deux, mesdames, est la maîtresse de céans?

LA BARONE.

C'est moy : que voulés-vous?

M. FURET.

Je ne répondray point que, au préalable, je ne me sois donné l'honneur de vous saluer, vous, madame, et toute l'honorable compagnie, avec tout le respect dû et requis.

M. TURCARET.

Voilà un plaisant original.

LISETTE.

Sans tant de façons, monsieur, dites-nous au préalable qui vous êtes.

M. FURET.

Je suis huissier à verge, à votre service, et je me nomme M. Furet.

LA BARONE.

Chés moy un huissier !

FRONTIN.

Cela est bien insolent.

M. TURCARET.

Voulés-vous, madame, que je jette ce drôle-là par les fenêtres? Ce n'est pas le premier coquin que...

M. FURET.

Tout beau, monsieur! d'honnêtes huissiers comme moy ne sont point exposés à de pareilles aventures. J'exerce mon petit ministere d'une façon si obligeante, que toutes les personnes de qualité se font un plaisir de recevoir un exploit de ma main. En voici un que j'auray, s'il vous plait, l'honneur (avec vôtre permission, monsieur), que j'auray l'honneur de présenter respectueusement à madame, sous vôtre bon plaisir, monsieur.

LA BARONE.

Un exploit à moy! Voyés ce que c'est, Lisette.

LISETTE.

Moy, madame, je n'y connois rien; je ne

sçais lire que des billets doux. Regarde, toi, Frontin.

FRONTIN.

Je n'entends pas encore les affaires.

M. FURET.

C'est pour une obligation que défunt M. le baron de Porcandorf, vôtre époux...

LA BARONE.

Feu mon époux, monsieur? Cela ne me regarde point; j'ay renoncé à la communauté.

M. TURCARET.

Sur ce pied-là, on n'a rien à vous demander.

M. FURET.

Pardonnés-moy, monsieur, l'acte étant signé par madame.

M. TURCARET.

L'acte est donc solidaire?

M. FURET.

Oui, monsieur, tres-solidaire, et même avec déclaration d'employ; je vais vous en lire les termes; ils sont énoncés dans l'exploit.

M. TURCARET.

Voyons si l'acte est en bonne forme.

M. FURET, *après avoir mis des lunettes.*

« Par-devant, etc., furent présens en leurs « personnes haut et puissant seigneur George-

« Guillaume de Porcandorf, et dame Agnés-
« Ildegonde de La Dolinvilliere, son épouse, de
« lui dûment autorisée à l'effet des présentes,
« lesquels ont reconnu devoir à Eloi-Jérôme
« Poussif, marchand de chevaux, la somme de
« dix mille livres... »

LA BARONE.

De dix mille livres!

LISETTE.

La maudite obligation!

M. FURET.

« Pour un équipage fourni par ledit Poussif,
« consistant en douze mulets, quinze chevaux
« normands sous poil roux, et trois bardeaux
« d'Auvergne, ayant tous crins, queues et oreil-
« les et garnis de leurs bâts, selles, brides et
« licols. »

LISETTE.

Brides et licols! Est-ce à une femme de payer ces sortes de nippes-là?

M. TURCARET.

Ne l'interrompons point. Achevés, mon ami.

M. FURET.

« Au payement desquelles dix mille livres
« lesdits débiteurs ont obligé, affecté et hypo-
« théqué généralement tous leurs biens pre-
« sens et à venir, sans division ni discussion, re-

« nonçant auxdits droits; et, pour l'exécution
« des présentes, ont élu domicile chez Innocent-Blaise Le Juste, ancien procureur au
« Châtelet, demeurant rue du Bout-du-Monde.
« Fait et passé, etc. »

FRONTIN, *à M. Turcaret.*

L'acte est-il en bonne forme, monsieur?

M. TURCARET.

Je n'y trouve rien à redire que la somme.

M. FURET.

Que la somme, monsieur! Ho! il n'y a rien à dire à la somme, elle est fort bien énoncée.

M. TURCARET.

Cela est chagrinant.

LA BARONE.

Comment, chagrinant! Est-ce qu'il faudra qu'il m'en coûte sérieusement dix mille livres pour avoir signé?

LISETTE.

Voilà ce que c'est que d'avoir trop de complaisance pour un mari! Les femmes ne se corrigeront-elles jamais de ce défaut-là?

LA BARONE.

Quelle injustice! N'y a-t-il pas moyen de revenir contre cet acte-là, monsieur Turcaret?

M. TURCARET.

Je n'y vois point d'apparence. Si dans l'acte

vous n'aviés pas expressément renoncé aux droits de division et de discussion, nous pourrions chicaner ledit Poussif.

LA BARONE.

Il faut donc se résoudre à payer, puisque vous m'y condamnés, monsieur; je n'appelle point de vos décisions.

FRONTIN, *à M. Turcaret.*

Quelle déférence on a pour vos sentimens!

LA BARONE.

Cela m'incommodera un peu; cela dérangera la destination que j'avois faite de certain billet au porteur que vous sçavés.

LISETTE.

Il n'importe, payons, madame; ne soutenons point un procés contre l'avis de M. Turcaret.

LA BARONE.

Le ciel m'en préserve! Je vendrois plutôt mes bijoux, mes meubles.

FRONTIN.

Vendre ses meubles, ses bijoux! et pour l'équipage d'un mari encore! La pauvre femme!

M. TURCARET.

Non, madame, vous ne vendrés rien; je me charge de cette dette-là, j'en fais mon affaire.

LA BARONE.

Vous vous moqués; je me serviray de ce billet, vous dis-je.

M. TURCARET.

Il faut le garder pour un autre usage.

LA BARONE.

Non, monsieur, non; la noblesse de vôtre procédé m'embarrasse plus que l'affaire même.

M. TURCARET.

N'en parlons plus, madame; je vais tout de ce pas y mettre ordre.

FRONTIN.

La belle âme!... Suis-nous, sergent, on va te payer.

LA BARONE.

Ne tardés pas, au moins; songés que l'on vous attend.

M. TURCARET.

J'auray promptement terminé cela, et puis je reviendray des affaires aux plaisirs.

SCENE VIII

LA BARONE, LISETTE.

LISETTE.

Et nous vous renverrons des plaisirs aux

affaires, sur ma parole. Les habiles fripons que MM. Furet et Frontin, et la bonne dupe que M. Turcaret!

LA BARONE.

Il me paroît qu'il l'est trop, Lisette.

LISETTE.

Effectivement, on n'a point assés de mérite à le faire donner dans le panneau.

LA BARONE.

Sçais-tu bien que je commence à le plaindre?

LISETTE.

Mort de ma vie! point de pitié indiscréte; ne plaignons point un homme qui ne plaint personne.

LA BARONE.

Je sens naître malgré moi des scrupules.

LISETTE.

Il faut les étouffer.

LA BARONE.

J'ay peine à les vaincre.

LISETTE.

Il n'est pas encore temps d'en avoir; et il vaut mieux sentir quelque jour des remords pour avoir ruiné un homme d'affaires, que le regret d'en avoir manqué l'occasion.

SCENE IX

LA BARONE, LISETTE, JASMIN.

JASMIN.

C'est de la part de madame Dorimene.

LA BARONE.

Faites entrer. (*Jasmin sort.*) Elle m'envoie peut-être proposer une partie de plaisir; mais...

SCENE X

LA BARONE, LISETTE, MADAME JACOB.

MADAME JACOB.

Je vous demande pardon, madame, de la liberté que je prends. Je revends à la toilette, et me nomme madame Jacob. J'ai l'honneur de vendre quelquefois des dentelles et toutes sortes de pommades à madame Dorimene. Je viens de l'avertir que j'auray tantôt un bon hasard; mais elle n'est point en argent, et elle m'a dit que vous pourriés vous en accommoder.

LA BARONE.

Qu'est-ce que c'est?

MADAME JACOB.

Une garniture de quinze cents livres, que veut revendre une fermiere des regrats; elle ne l'a mise que deux fois. La dame en est dégoûtée, elle la trouve trop commune, elle veut s'en défaire.

LA BARONE.

Je ne serois point fâchée de voir cette coiffure.

MADAME JACOB.

Je vous l'apporteray dés que je l'auray, madame; je vous en feray avoir bon marché.

LISETTE.

Vous n'y perdrés pas; madame est généreuse.

MADAME JACOB.

Ce n'est pas l'intérêt qui me gouverne; et j'ay, Dieu merci, d'autres talens que de revendre à la toilette.

LA BARONE.

J'en suis persuadée.

LISETTE.

Vous en avés bien la mine.

MADAME JACOB.

Hé! vraiment, si je n'avois pas d'autre ressource, comment pourrois-je élever mes enfans aussi honnêtement que je fais? J'ay un mari, à la

vérité, mais il ne sert qu'à grossir ma famille, sans m'aider à l'entretenir.

LISETTE.

Il y a bien des maris qui font tout le contraire.

LA BARONE.

Hé! que faites-vous donc, madame Jacob, pour fournir ainsi toute seule aux dépenses de vôtre famille?

MADAME JACOB.

Je fais des mariages, ma bonne dame. Il est vray que ce sont des mariages légitimes, ils ne produisent pas tant que les autres; mais, voyés-vous, je ne veux rien avoir à me reprocher.

LISETTE.

C'est fort bien fait.

MADAME JACOB.

J'ay marié depuis quatre mois un jeune mousquetaire avec la veuve d'un auditeur des Comptes : la belle union! Ils tiennent tous les jours table ouverte; ils mangent la succession de l'auditeur le plus agréablement du monde.

LISETTE.

Ces deux personnes-là paroissent bien assorties.

MADAME JACOB.

Ho! tous mes mariages sont heureux, et si

madame étoit dans le goût de se marier, j'ay en main le plus excellent sujet !

LA BARONE.

Pour moy, madame Jacob ?

MADAME JACOB.

C'est un gentilhomme limousin ; la bonne pâte de mari! il se laissera mener par une femme comme un Parisien.

LISETTE.

Voilà encore un bon hasard, madame.

LA BARONE.

Je ne me sens point en disposition d'en profiter; je ne veux pas sitôt me marier, je ne suis point encore dégoûtée du monde.

LISETTE.

Ho! bien, je le suis, moy, madame Jacob; mettés-moy sur vos tablettes.

MADAME JACOB.

J'ay vôtre affaire; c'est un gros commis qui a déja quelque bien, mais peu de protection; il cherche une jolie femme pour s'en faire.

LISETTE.

Le bon parti ! voilà mon fait.

LA BARONE.

Vous devés être riche, madame Jacob?

MADAME JACOB, *à la Barone.*

Hélas! je devrois faire dans Paris une autre

figure : je devrois rouler carrosse, ma chere dame, ayant un frere comme j'en ay un dans les affaires.

LA BARONE.

Vous avés un frere dans les affaires?

MADAME JACOB.

Et dans les grandes affaires, encore : je suis sœur de M. Turcaret, puisqu'il faut vous le dire ; il n'est pas que vous n'en ayés ouï parler.

LA BARONE, *d'un air étonné.*

Vous êtes sœur de M. Turcaret?

MADAME JACOB.

Oui, madame, je suis sa sœur de pere et de mere même.

LISETTE, *d'un air étonné.*

M. Turcaret est vòtre frere, madame Jacob?

MADAME JACOB.

Oui, mon frere, mademoiselle, mon propre frere; et je n'en suis pas plus grande dame pour cela. Je vous vois toutes deux bien étonnées; c'est sans doute à cause qu'il me laisse prendre toute la peine que je me donne?

LISETTE.

Hé! oui; c'est ce qui fait le sujet de notre étonnement.

MADAME JACOB.

Il fait bien pis, le dénaturé qu'il est : il m'a

défendu l'entrée de sa maison, et il n'a pas le cœur d'employer mon époux.

LA BARONE.

Cela crie vengeance.

LISETTE.

Ah! le mauvais frere!

MADAME JACOB.

Aussi mauvais frere que mauvais mari : n'a-t-il pas chassé sa femme de chés lui?

LA BARONE.

Ils faisoient donc mauvais ménage?

MADAME JACOB.

Ils le font encore, madame; ils n'ont ensemble aucun commerce, et ma belle-sœur est en province.

LA BARONE.

Quoy! M. Turcaret n'est pas veuf?

MADAME JACOB.

Bon! il y a dix ans qu'il est séparé de sa femme, à qui il fait tenir une pension à Valognes, afin de l'empêcher de venir à Paris.

LA BARONE.

Lisette!

LISETTE.

Par ma foy, madame, voila un méchant homme!

MADAME JACOB.

Ho ! le ciel le punira tôt ou tard, cela ne lui peut manquer; et j'ay déja ouï dire dans une maison qu'il y avoit du dérangement dans ses affaires.

LA BARONE.

Du dérangement dans ses affaires?

MADAME JACOB.

Hé! le moyen qu'il n'y en ait pas? C'est un vieux fou qui a toujours aimé toutes les femmes, hors la sienne; il jette tout par les fenêtres dés qu'il est amoureux; c'est un panier percé.

LISETTE, *bas.*

A qui le dit-elle? Qui le sçait mieux que nous?

MADAME JACOB.

Je ne sçais à qui il est attaché présentement; mais il a toujours quelque demoiselle qui le plume, qui l'attrape; et il s'imagine les attraper, lui, parce qu'il leur promet de les épouser. N'est-ce pas là un grand sot? Qu'en dites-vous, madame?

LA BARONE, *déconcertée.*

Oui, cela n'est pas tout à fait...

MADAME JACOB.

Ho! que j'en suis aise! il le mérite bien, le malheureux! il le mérite bien. Si je connoissois

sa maîtresse, j'irois lui conseiller de le piller, de le manger, de le ronger, de l'abîmer. N'en feriés-vous pas autant, mademoiselle?

LISETTE.

Je n'y manquerois pas, madame Jacob.

MADAME JACOB.

Je vous demande pardon de vous étourdir ainsi de mes chagrins; mais, quand il m'arrive d'y faire réflexion, je me sens si pénétrée, que je ne puis me taire. Adieu, madame; sitôt que j'auray la garniture, je ne manqueray pas de vous l'apporter.

LA BARONE.

Cela ne presse pas, madame, cela ne presse pas.

SCENE XI

LA BARONE, LISETTE.

LA BARONE.

Hé bien, Lisette!

LISETTE.

Hé bien, madame!

LA BARONE.

Aurois-tu deviné que M. Turcaret eût une sœur revendeuse à la toilette?

LISETTE.

Auriés-vous cru, vous, qu'il eût eu une vraie femme en province?

LA BARONE.

Le traître! il m'avoit assuré qu'il étoit veuf, et je le croyois de bonne foy.

LISETTE.

Ah! le vieux fourbe!... Mais qu'est-ce donc que cela? qu'avés-vous? Je vous vois toute chagrine; merci de ma vie! vous prenés la chose aussi sérieusement que si vous étiés amoureuse de M. Turcaret.

LA BARONE.

Quoique je ne l'aime pas, puis-je perdre sans chagrin l'espérance de l'épouser? Le scélérat! il a une femme! il faut que je rompe avec lui.

LISETTE.

Oui; mais l'intérêt de vôtre fortune veut que vous le ruiniés auparavant. Allons, madame, pendant que nous le tenons, brusquons son coffre-fort, saisissons les billets, mettons M. Turcaret à feu et à sang; rendons-le enfin si misérable, qu'il puisse un jour faire pitié même à sa femme, et redevenir frere de madame Jacob.



ACTE V

SCENE I

LISETTE, *seule.*

La bonne maison que celle-ci pour Frontin et pour moy ! Nous avons déja soixante pistoles, et il nous en reviendra peut-être autant de l'acte solidaire. Courage ! si nous gagnons souvent de ces petites sommes-là, nous en aurons à la fin une raisonnable.

SCENE II

LA BARONE, LISETTE.

La Barone.

Il me semble que M. Turcaret devroit bien être de retour, Lisette.

LISETTE.

Il faut qu'il lui soit survenu quelque nouvelle affaire... Mais que nous veut ce monsieur?

SCENE III

LA BARONE, LISETTE, FLAMAND.

LA BARONE.

Pourquoy laisse-t-on entrer sans avertir?

FLAMAND.

Il n'y a pas de mal à cela, madame, c'est moy.

LISETTE.

Hé! c'est Flamand, madame! Flamand sans livrée! Flamand l'épée au côté! Quelle métamorphose!

FLAMAND.

Doucement, mademoiselle, doucement, on ne doit plus, s'il vous plaît, m'appeler Flamand tout court. Je ne suis plus laquais de M. Turcaret, non! il vient de me faire donner un bon employ! oui! je suis présentement dans les affaires, da! et, par ainsi, il faut m'appeler monsieur Flamand, entendés-vous?

LISETTE.

Vous avés raison, monsieur Flamand; puisque vous êtes devenu commis, on ne doit plus vous traiter comme un laquais.

FLAMAND.

C'est à madame que j'en ay l'obligation, et je viens ici tout exprés pour la remercier : c'est une bonne dame, qui a bien de la bonté pour moy, de m'avoir fait bailler une bonne commission qui me vaudra bien cent bons écus par an, et qui est dans un bon pays encore; car c'est à Falaise, qui est une si bonne ville, et où il y a, dit-on, de si bonnes gens.

LISETTE.

Il y a bien du bon dans tout cela, monsieur Flamand.

FLAMAND.

Je suis capitaine-concierge de la porte de Guibray; j'auray les clefs et pourray faire entrer et sortir tout ce qu'il me plaira; l'on m'a dit que c'étoit un bon droit que celui-là.

LISETTE.

Peste!

FLAMAND.

Ho! ce qu'il a de meilleur, c'est que cet employ-là porte bonheur à ceux qui l'ont; car ils s'y enrichissent tretous. M. Turcaret a, dit-on, commencé par là.

La Barone.

Cela est bien glorieux pour vous, monsieur Flamand, de marcher ainsi sur les pas de vôtre maître.

Lisette.

Et nous vous exhortons, pour vôtre bien, à être honnête homme comme lui.

Flamand.

Je vous envoieray, madame, de petits présens de fois à autre.

La Barone.

Non, mon pauvre Flamand, je ne te demande rien.

Flamand.

Ho! que si fait! Je sçais bien comme les commis en usont avec les demoiselles qui les plaçont; mais tout ce que je crains, c'est d'être révoqué; car dans les commissions on est grandement sujet à ça, voyés-vous!

Lisette.

Cela est désagréable.

Flamand.

Par exemple, le commis que l'on révoque aujourd'hui pour me mettre à sa place a eu cet employ-là par le moyen d'une certaine dame que M. Turcaret a aimée, et qu'il n'aime plus. Prenés bien garde, madame, de me faire révoquer aussi.

LA BARONE.

J'y donneray toute mon attention, monsieur Flamand.

FLAMAND.

Je vous prie de plaire toujours à M. Turcaret, madame.

LA BARONE.

J'y feray tout mon possible, puisque vous y ètes intéressé.

FLAMAND.

Mettés toujours de ce beau rouge pour lui donner dans la vue.

LISETTE, *repoussant Flamand.*

Allés, monsieur le capitaine-concierge, allés à vòtre porte de Guibray. Nous sçavons ce que nous avons à faire, oui; nous n'avons pas besoin de vos conseils, non; vous ne serés jamais qu'un sot : c'est moy qui vous le dis, da; entendés-vous?

SCENE IV

LA BARONE, LISETTE.

LA BARONE.

Voilà le garçon le plus ingénu...

LISETTE.

Il y a pourtant longtemps qu'il est laquais; il devroit bien être déniaisé.

SCENE V

LA BARONE, LISETTE, JASMIN.

JASMIN.

C'est M. le marquis avec une grosse et grande madame.

LA BARONE.

C'est sa belle conquête; je suis curieuse de la voir.

LISETTE.

Je n'en ay pas moins d'envie que vous; je m'en fais une plaisante image...

SCENE VI

LA BARONE, LISETTE, LE MARQUIS, MADAME TURCARET.

LE MARQUIS.

Je viens, ma charmante barone, vous pré-

senter une aimable dame, la plus spirituelle, la plus galante, la plus amusante personne... Tant de bonnes qualités, qui vous sont communes, doivent vous lier d'estime et d'amitié.

LA BARONE.

Je suis très-disposée à cette union... (*Bas, à Lisette.*) C'est l'original du portrait que le chevalier m'a sacrifié.

MADAME TURCARET.

Je crains, madame, que vous ne perdiés bientôt ces bons sentimens. Une personne du grand monde, du monde brillant, comme vous, trouvera peu d'agrémens dans le commerce d'une femme de province.

LA BARONE.

Ah! vous n'avés point l'air provincial, madame; et nos dames le plus de mode n'ont pas de manieres plus agréables que les vôtres.

LE MARQUIS.

Ah! palsambleu! non; je m'y connois, madame; et vous conviendrés avec moy, en voyant cette taille et ce visage-là, que je suis le seigneur de France du meilleur goût.

MADAME TURCARET.

Vous êtes trop poli, monsieur le marquis; ces flatteries-là pourroient me convenir en province, où je brille assés, sans vanité. J'y suis toujours à l'affût des modes; on me les envoie toutes dés

18

le moment qu'elles sont inventées, et je puis me vanter d'être la premiere qui ait porté des pretintailles dans la ville de Valognes.

LISETTE, *bas.*

Quelle folle!

LA BARONE.

Il est beau de servir de modele à une ville comme celle-là.

MADAME TURCARET.

Je l'ay mise sur un pied! j'en ay fait un petit Paris par la belle jeunesse que j'y attire.

LE MARQUIS.

Comment, un petit Paris! Sçavés-vous bien qu'il faut trois mois de Valognes pour achever un homme de cour?

MADAME TURCARET.

Ho! je ne vis pas comme une dame de campagne, au moins, je ne me tiens point enfermée dans un château, je suis trop faite pour la société. Je demeure en ville, et j'ose dire que ma maison est une école de politesse et de galanterie pour les jeunes gens.

LISETTE.

C'est une façon de collége pour toute la basse Normandie.

MADAME TURCARET.

On joue chés moy, on s'y rassemble pour mé-

dire; on y lit tous les ouvrages d'esprit qui se font à Cherbourg, à Saint-Lô, à Coutances, et qui valent bien les ouvrages de Vire et de Caen. J'y donne aussi quelquefois des fêtes galantes, des soupers-collations. Nous avons des cuisiniers qui ne sçavent faire aucun ragoût, à la vérité; mais ils tirent les viandes si à propos, qu'un tour de broche de plus ou de moins, elles seroient gâtées.

LE MARQUIS.

C'est l'essentiel de la bonne chere. Ma foy, vive Valognes pour le rôti !

MADAME TURCARET.

Et pour les bals, nous en donnons souvent. Que l'on s'y divertit ! cela est d'une propreté ! Les dames de Valognes sont les premieres dames du monde pour sçavoir l'art de se bien masquer, et chacune a son déguisement favori. Devinés quel est le mien.

LISETTE.

Madame se déguise en Amour, peut-être?

MADAME TURCARET.

Ho ! pour cela, non.

LA BARONE.

Vous vous mettés en déesse, apparemment, en Grâce ?

MADAME TURCARET.

En Vénus, ma chere, en Vénus.

LE MARQUIS.

En Vénus! Ah! madame, que vous êtes bien déguisée!

LISETTE, *bas.*

On ne peut pas mieux.

SCENE VII

LA BARONE, MADAME TURCARET, LE MARQUIS, LISETTE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Madame, nous aurons tantôt le plus ravissant concert... (*Apercevant madame Turcaret.*) Mais que vois-je!

MADAME TURCARET.

O ciel!

LA BARONE, *bas, à Lisette.*

Je m'en doutois bien.

LE CHEVALIER.

Est-ce là cette dame dont tu m'as parlé, marquis?

LE MARQUIS.

Oui, c'est ma comtesse. Pourquoy cet étonnement?

LE CHEVALIER.

Ho! parbleu! je ne m'attendois pas à celui-là.

MADAME TURCARET, *bas.*

Quel contre-temps!

LE MARQUIS.

Explique-toy, chevalier : est-ce que tu connoîtrois ma comtesse?

LE CHEVALIER.

Sans doute : il y a huit jours que je suis en liaison avec elle.

LE MARQUIS.

Qu'entends-je? Ah! l'infidele! l'ingrate!

LE CHEVALIER.

Et, ce matin même, elle a eu la bonté de m'envoyer son portrait.

LE MARQUIS.

Comment, diable! elle a donc des portraits à donner à tout le monde?

SCENE VIII

LA BARONE, LE MARQUIS,
LE CHEVALIER, MADAME TURCARET,
LISETTE, MADAME JACOB.

MADAME JACOB.

Madame, je vous apporte la garniture que j'ay promis de vous faire voir.

LA BARONE.

Que vous prenés mal vôtre temps, madame Jacob ! vous me voyés en compagnie...

MADAME JACOB.

Je vous demande pardon, madame, je reviendray une autre fois... Mais qu'est-ce que je vois ? Ma belle-sœur ici ! madame Turcaret !

LE CHEVALIER.

Madame Turcaret !

LA BARONE.

Madame Turcaret !

LISETTE.

Madame Turcaret !

LE MARQUIS.

Le plaisant incident !

MADAME JACOB.

Par quelle aventure, madame, vous rencontré-je en cette maison.

MADAME TURCARET, *bas.*

Payons de hardiesse. (*Haut.*) Je ne vous connois pas, ma bonne.

MADAME JACOB.

Vous ne connoissés pas madame Jacob? Tredame! est-ce à cause que depuis dix ans vous êtes séparée de mon frere, qui n'a pu vivre avec vous, que vous feignés de ne me pas connoître?

LE MARQUIS.

Vous n'y pensés pas, madame Jacob; sçavés-vous bien que vous parlés à une comtesse?

MADAME JACOB.

A une comtesse! Hé! dans quel lieu, s'il vous plaît, est sa comté? Ha! vraiment, j'aime assés ces gros airs-là!

MADAME TURCARET.

Vous êtes une insolente, m'amie.

MADAME JACOB.

Une insolente! moy, je suis une insolente! Jour de Dieu! ne vous y joués pas : s'il ne tient qu'à dire des injures, je m'en acquitteray aussi bien que vous.

MADAME TURCARET.

Ho! je n'en doute pas : la fille d'un maréchal

de Domfront ne doit point demeurer en reste de sottises.

MADAME JACOB.

La fille d'un maréchal! Pardi! voilà une dame bien relevée, pour venir me reprocher ma naissance! Vous avés apparemment oublié que M. Briochais, vôtre pere, étoit pâtissier dans la ville de Falaise. Allés, madame la comtesse, puisque comtesse y a, nous nous connoissons toutes deux : mon frere rira bien quand il saura que vous avés pris ce nom burlesque pour venir vous requinquer à Paris; je voudrois, par plaisir, qu'il vînt ici tout à l'heure.

LE CHEVALIER.

Vous pourrés avoir ce plaisir-là, madame : nous attendons à souper M. Turcaret.

MADAME TURCARET.

Ahi!

LE MARQUIS.

Et vous souperés aussi avec nous, madame Jacob; car j'aime les soupers de famille.

MADAME TURCARET.

Je suis au désespoir d'avoir mis le pied dans cette maison!

LISETTE.

Je le crois bien.

MADAME TURCARET.

J'en vais sortir tout à l'heure.

(Elle veut sortir, le Marquis l'arrête.)

LE MARQUIS.

Vous ne vous en irés pas, s'il vous plaît, que vous n'ayés vu M. Turcaret.

MADAME TURCARET.

Ne me retenés point, monsieur le marquis, ne me retenés point.

LE MARQUIS.

Ho! palsambleu! mademoiselle Briochais, vous ne sortirés point, comptés là-dessus.

LE CHEVALIER.

Hé! marquis, cesse de l'arrêter.

LE MARQUIS.

Je n'en feray rien : pour la punir de nous avoir trompés tous deux, je la veux mettre aux prises avec son mari.

LA BARONE.

Non, marquis; de grâce, laissés-la sortir.

LE MARQUIS, *à la Barone.*

Priere inutile : tout ce que je puis faire pour vous, madame, c'est de lui permettre de se déguiser en Vénus, afin que son mari ne la reconnoisse pas.

LISETTE.

Ah! par ma foy, voici M. Turcaret.

MADAME JACOB.

J'en suis ravie.

MADAME TURCARET.

La malheureuse journée!

LA BARONE.

Pourquoy faut-il que cette scene se passe chés moy?

LE MARQUIS.

Je suis au comble de ma joie.

SCENE IX

LA BARONE, MADAME TURCARET, MADAME JACOB, LISETTE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, M. TURCARET.

M. TURCARET.

J'ay renvoyé l'huissier, madame, et terminé... (*Apercevant sa femme et sa sœur.*) Ahi! en croiray-je mes yeux? Ma sœur ici...! et, qui pis est, ma femme!

LE MARQUIS.

Vous voilà en pays de connoissance, monsieur Turcaret : vous voyés une belle comtesse dont je porte les chaînes; vous voulés bien que je vous la présente, sans oublier madame Jacob.

MADAME JACOB.

Ah ! mon frere !

M. TURCARET.

Ah ! ma sœur ! Qui diable les a amenées ici ?

LE MARQUIS.

C'est moy, monsieur Turcaret, vous m'avés cette obligation-là ; embrassés ces deux objets chéris. Ah ! qu'il paroît ému ! j'admire la force du sang et de l'amour conjugal.

M. TURCARET, *bas.*

Je n'ose la regarder, je crois voir mon mauvais génie.

MADAME TURCARET, *bas.*

Je ne puis l'envisager sans horreur.

LE MARQUIS.

Ne vous contraignés point, tendres époux, laissés éclater toute la joie que vous devés sentir de vous revoir après dix années de séparation.

LA BARONE.

Vous ne vous attendiés pas, monsieur, à rencontrer ici madame Turcaret ; et je conçois bien l'embarras où vous êtes ; mais pourquoy m'avoir dit que vous étiés veuf ?

LE MARQUIS.

Il vous a dit qu'il étoit veuf ! Hé ! parbleu ! sa femme m'a dit aussi qu'elle étoit veuve. Ils ont la rage tous deux de vouloir être veufs.

La Barone, *à M. Turcaret.*

Parlés : pourquoy m'avés-vous trompée?

M. Turcaret, *tout interdit.*

J'ay cru, madame... qu'en vous faisant accroire que... je croyois être veuf... vous croiriés que... je n'aurois point de femme.... (*Bas.*) J'ay l'esprit troublé, je ne sçais ce que je dis.

La Barone.

Je devine vôtre pensée, monsieur, et je vous pardonne une tromperie que vous avés crue nécessaire pour vous faire écouter; je passeray même plus avant : au lieu d'en venir aux reproches, je veux vous raccommoder avec madame Turcaret.

M. Turcaret.

Qui? moy, madame! Ho! pour cela, non; vous ne la connoissés pas, c'est un démon; j'aimerois mieux vivre avec la femme du Grand Mogol.

Madame Turcaret.

Ho! monsieur, ne vous en défendés pas tant : je n'en ay pas plus envie que vous, au moins; et je ne viendrois point à Paris troubler vos plaisirs, si vous étiés plus exact à payer la pension que vous me faites pour me tenir en province.

Le Marquis.

Pour la tenir en province! Ah! monsieur Tur-

caret, vous avés tort : madame mérite qu'on lui paye les quartiers d'avance.

MADAME TURCARET.

Il m'en est dû cinq; s'il ne me les donne pas, je ne pars point, je demeure à Paris pour le faire enrager : j'iray chés ses maîtresses faire un charivari; et je commenceray par cette maison-ci, je vous en avertis.

M. TURCARET.

Ah ! l'insolente !

LISETTE, *bas.*

La conversation finira mal.

LA BARONE.

Vous m'insultés, madame.

MADAME TURCARET.

J'ay des yeux, Dieu merci, j'ay des yeux; je vois bien tout ce qui se passe en cette maison; mon mari est la plus grande dupe...

M. TURCARET.

Quelle impudence ! Ah ! ventrebleu ! coquine, sans le respect que j'ay pour la compagnie...

LE MARQUIS.

Qu'on ne vous gêne point, monsieur Turcaret, vous êtes avec vos amis, usés-en librement.

Le Chevalier, *se mettant au-devant de M. Turcaret.*

Monsieur...!

La Barone.

Songés que vous êtes chés moy.

SCENE X

LA BARONE,
Madame TURCARET, M. TURCARET,
Madame JACOB, LISETTE,
LE MARQUIS, LE CHEVALIER,
JASMIN.

Jasmin, *à M. Turcaret.*

Il y a, dans un carrosse qui vient de s'arrêter à la porte, deux gentilshommes qui se disent de vos associés; ils veulent vous parler d'une affaire importante.

M. Turcaret, *sortant.*

Ah! Je vais revenir; je vous apprendray, impudente, à respecter une maison...

Madame Turcaret.

Je crains peu vos menaces.

SCENE XI

LA BARONE, MADAME TURCARET, MADAME JACOB, LISETTE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Calmés vôtre esprit agité, madame; que M. Turcaret vous retrouve adoucie.

MADAME TURCARET.

Ho! tous ses emportemens ne m'épouvantent point.

LA BARONE.

Nous allons l'apaiser en vôtre faveur.

MADAME TURCARET.

Je vous entends, madame : vous voulés me réconcilier avec mon mari, afin que, par reconnoissance, je souffre qu'il continue à vous rendre des soins.

LA BARONE.

La colere vous aveugle; je n'ay pour objet que la réunion de vos cœurs; je vous abandonne M. Turcaret, je ne veux le revoir de ma vie.

MADAME TURCARET.

Cela est trop généreux.

LE MARQUIS.

Puisque madame renonce au mari, de mon côté je renonce à la femme : allons, renonces-y aussi, chevalier. Il est beau de se vaincre soy-même.

SCENE XII

LA BARONE, MADAME TURCARET, MADAME JACOB, LISETTE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, FRONTIN.

FRONTIN.

O malheur imprévu ! ô disgrâce cruelle !

LE CHEVALIER.

Qu'y a-t-il, Frontin ?

FRONTIN.

Les associés de M. Turcaret ont mis garnison chés lui pour deux cent mille écus que leur emporte un caissier qu'il a cautionné. Je venois ici en diligence pour l'avertir de se sauver; mais je suis arrivé trop tard, ses créanciers se sont déja assurés de sa personne.

MADAME JACOB.

Mon frere entre les mains de ses créanciers !

Tout dénaturé qu'il est, je suis touchée de son malheur : je vais employer pour lui tout mon crédit; je sens que je suis sa sœur.

MADAME TURCARET.

Et moy, je vais le chercher pour l'accabler d'injures; je sens que je suis sa femme.

SCENE XIII

LA BARONE, LE CHEVALIER, LE MARQUIS, FRONTIN, LISETTE.

FRONTIN.

Nous envisagions le plaisir de le ruiner; mais la justice est jalouse de ce plaisir-là; elle nous a prévenus.

LE MARQUIS.

Bon! bon! il a de l'argent de reste pour se tirer d'affaire.

FRONTIN.

J'en doute; on dit qu'il a follement dissipé des biens immenses; mais ce n'est pas ce qui m'embarrasse à présent. Ce qui m'afflige, c'est que j'étois chés lui quand ses associés y sont venus mettre garnison.

LE CHEVALIER.

Hé bien?

FRONTIN.

Hé bien, monsieur, ils m'ont aussi arrêté et fouillé, pour voir si par hasard je ne serois point chargé de quelque papier qui pût tourner au profit des créanciers. Ils se sont saisis, à telle fin que de raison, du billet de madame, que vous m'aviés confié tantôt.

LE CHEVALIER.

Qu'entends-je? juste ciel!

FRONTIN.

Ils m'en ont pris encore un autre de dix mille francs que M. Turcaret avoit donné pour l'acte solidaire, et que M. Furet venoit de me remettre entre les mains.

LE CHEVALIER.

Hé! pourquoy, maraud, n'as-tu point dit que tu étois à moy?

FRONTIN.

Ho! vraiment, monsieur, je n'y ay pas manqué : j'ay dit que j'appartenois à un chevalier; mais quand ils ont vu les billets, ils n'ont pas voulu me croire.

LE CHEVALIER.

Je ne me possede plus, je suis au désespoir.

LA BARONE.

Et moy, j'ouvre les yeux. Vous m'avés dit que vous aviés chés vous l'argent de mon billet;

je vois par là que mon brillant n'a point été mis en gage; et je sçais ce que je dois penser du beau récit que Frontin m'a fait de vôtre fureur d'hier au soir. Ah! chevalier, je ne vous aurois pas cru capable d'un pareil procédé. J'ay chassé Marine à cause qu'elle n'étoit pas dans vos intérêts, et je chasse Lisette parce qu'elle y est. Adieu; je ne veux de ma vie entendre parler de vous.

SCENE XIV ET DERNIERE

LE MARQUIS, LE CHEVALIER, FRONTIN, LISETTE.

LE MARQUIS, *riant.*

Ha! ha! ma foy, chevalier, tu me fais rire; ta consternation me divertit. Allons souper chés le traiteur, et passer la nuit à boire.

FRONTIN, *au chevalier.*

Vous suivray-je, monsieur?

LE CHEVALIER, *à Frontin.*

Non; je te donne ton congé; ne t'offre jamais à mes yeux.

(Le Marquis et le Chevalier sortent.)

LISETTE.

Et nous, Frontin, quel parti prendrons-nous?

FRONTIN.

J'en ay un à te proposer. Vive l'esprit, mon enfant! Je viens de payer d'audace; je n'ay point été fouillé.

LISETTE.

Tu as les billets?

FRONTIN.

J'en ay déja touché l'argent, il est en sûreté; j'ay quarante mille francs. Si ton ambition veut se borner à cette petite fortune, nous allons faire souche d'honnêtes gens.

LISETTE.

J'y consens.

FRONTIN.

Voila le regne de M. Turcaret fini; le mien va commencer.





CRITIQUE

DE LA

COMÉDIE DE TURCARET

PAR LE DIABLE BOITEUX

CONTINUATION DU DIALOGUE

ASMODÉE, D. CLÉOFAS.

ASMODÉE.

Hé bien, Seigneur D. Cléofas, que pensés-vous de cette Comédie? Elle vient de réussir en dépit des cabales : les ris sans cesse renaissans des personnes qui se sont livrées au spectacle ont étouffé la voix des Commis et des Auteurs.

D. CLÉOFAS.

Oui ; mais je croy qu'ils vont bien se donner carriere présentement, et se dédommager du silence qu'ils ont été obligés de garder.

ASMODÉE.

N'en doutés point : les voilà déja qui forment des pelotons dans le parterre, et qui répandent leur venin : j'aperçois entr'autres trois clefs de meutes, trois beaux esprits qui vont entrainer dans leur sentiment quelques petits génies qui les écoutent; mais je vois à leurs trousses deux amis de l'auteur. Grande dispute ; on s'échauffe de part et d'autre. Les uns disent de la piece plus de mal qu'ils n'en pensent, et les autres pensent moins de bien qu'ils n'en disent.

D. CLÉOFAS.

Hé ! quels défauts y trouvent les critiques?

ASMODÉE.

Cent mille.

D. CLÉOFAS.

Mais encore?

ASMODÉE.

Ils disent que tous les personnages en sont vicieux, et que l'auteur a peint les mœurs de trop près.

D. CLÉOFAS.

Ils n'ont parbleu pas tout le tort ; les mœurs m'ont paru un peu gaillardes.

ASMODÉE.

Il est vray : j'en suis assés content. La Barone tire fort sur vôtre Dona Thomassa. J'aime à voir dans les comédies régner mes héroïnes; mais je n'aime pas qu'on les punisse au dénoûment ; cela me chagrine. Heureusement il y a bien des pieces françoises où l'on m'épargne ce chagrin-là.

D. CLÉOFAS.

Je vous entends. Vous n'approuvés pas que la Barone soit trompée dans son attente, que le Chevalier perde

toutes ses espérances, et que Turcaret soit arrêté : vous voudriés qu'ils fussent tous contens. Car enfin leur châtiment est une leçon qui blesse vos intérêts.

ASMODÉE.

J'en conviens ; mais ce qui me console, c'est que Lisette et Frontin sont bien récompensés.

D. CLÉOFAS.

La belle récompense! Les bonnes dispositions de Frontin ne font-elles pas assés prévoir que son regne finira comme celui de Turcaret?

ASMODÉE.

Vous êtes trop pénétrant. Venons au caractere de Turcaret; qu'en dites-vous?

D. CLÉOFAS.

Je dis qu'il est manqué, si les gens d'affaires sont tels qu'on me les a dépeints. Les affaires ont des mysteres qui ne sont point ici développés.

ASMODÉE.

Au grand Satan ne plaise que ces mysteres se découvrent. L'Auteur m'a fait plaisir de montrer simplement l'usage que mes partisans font des richesses que je leur fais acquérir.

D. CLÉOFAS.

Vos partisans sont donc bien différens de ceux qui ne le sont pas?

ASMODÉE.

Oui vraiment. Il est aisé de reconnoître les mines : ils s'enrichissent par l'usure, qu'ils n'osent plus exercer que sous le nom d'autrui quand ils sont riches; ils prodiguent leurs richesses lorsqu'ils sont amoureux, et leurs amours finissent par la fuite ou par la prison.

D. Cléofas.

A ce que je vois, c'est un de vos amis que l'on vient de jouer. Mais dites-moy, Seigneur Asmodée, quel bruit est-ce que j'entends auprés de l'orquestre?

Asmodée.

C'est un Cavalier Espagnol qui crie contre la sécheresse de l'intrigue.

D. Cléofas.

Cette remarque convient à un Espagnol. Nous ne sommes point accoutumés, comme les François, à des pieces de caracteres, qui sont pour la plupart fort foibles de ce côté-là.

Asmodée.

C'est en effet le défaut ordinaire de ces sortes de pieces : elles ne sont point assés chargées d'événemens. Les auteurs veulent toute l'attention du spectateur pour le caractere qu'ils dépeignent, et regardent comme des sujets de distraction les intrigues trop composées. Je suis de leur sentiment, pourvu que d'ailleurs la piece soit intéressante.

D. Cléofas.

Mais celle-ci ne l'est point.

Asmodée.

Hé ! c'est le plus grand défaut que j'y trouve. Elle seroit parfaite si l'auteur avoit sçu engager à aimer les personnages ; mais il n'a pas eu assés d'esprit pour cela. Il s'est avisé mal à propos de rendre le vice haïssable. Personne n'aime la Barone, le Chevalier, ni Turcaret ; ce n'est pas là le moyen de faire réussir une Comédie.

D. Cléofas.

Elle n'a pas laissé de me divertir : j'ay eu le plaisir de

voir bien rire. Je n'ay remarqué qu'un homme et nne femme qui aient gardé leur sérieux : les voila encore dans leur loge : qu'ils ont l'air chagrin! Ils ne paroissent gueres contens.

ASMODÉE.

Il faut leur pardonner : c'est un Turcaret avec sa Barone. En récompense on a bien ri dans la loge voisine : Ce sont des personnes de robe qui n'ont point de Turcaret dans leurs familles.. Mais le monde acheve de s'écouler; sortons, allons à la Foire voir de nouveaux visages.

D. CLÉOFAS.

Je le veux; mais apprenés-moy auparavant qui est cette jolie femme qui paroît aussi mal satisfaite.

ASMODÉE.

C'est une dame que les glaces et les porcelaines brisées par Turcaret ont étrangement révoltée : je ne sçais si c'est à cause que la même scene s'est passée chés elle ce carnaval.



Imprimé par D. JOUAUST

POUR LA COLLECTION

DES PETITS CHEFS-D'ŒUVRE

MARS 1872

LES

PETITS CHEFS-D'ŒUVRE

Nous donnons sous ce titre les petites œuvres des grands écrivains, ainsi que les petits chefs-d'œuvre d'auteurs dont souvent un seul ouvrage a fait la réputation.

Quoique cette collection ne doive comprendre que des ouvrages connus, néanmoins le luxe avec lequel elle est imprimée la destine encore à un public d'élite; aussi le tirage en est-il fait à petit nombre. Il est tiré en outre 50 exemplaires de choix, dont 25 sur papier de Chine et 25 sur papier Whatman.

La collection des *Petits Chefs-d'OEuvre*, étant absolument identique à celle du *Cabinet du Bibliophile* pour le format et pour les conditions typographiques, pourra figurer à côté d'elle dans les bibliothèques. Seulement, le chiffre du tirage étant moins restreint, le prix des volumes sera moins élevé. — Malgré l'avantage que présente, dans la vente d'une collection, l'établissement d'un prix uniforme, nous avons adopté des prix différents suivant la contenance des volumes Nous avons cru devoir conserver à chaque ouvrage son individualité, ne voulant pas être obligé, pour atteindre à un certain nombre de pages, de réunir parfois des productions qui n'eussent entre elles aucune analogie.

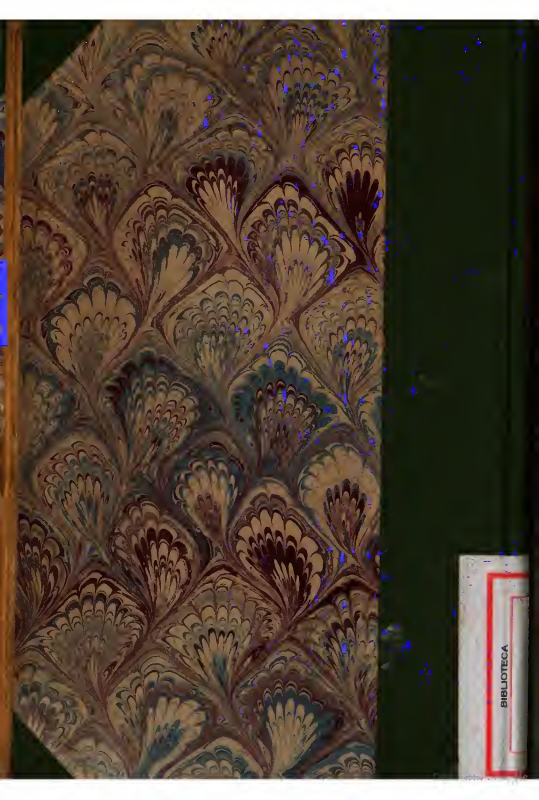
EN VENTE

Voyage autour de ma Chambre . . . . 2 fr. 50
Turcaret. . . . . 3 fr. »

SOUS PRESSE

Ver-Vert, etc., 1 volume.




BIBLIOTECA